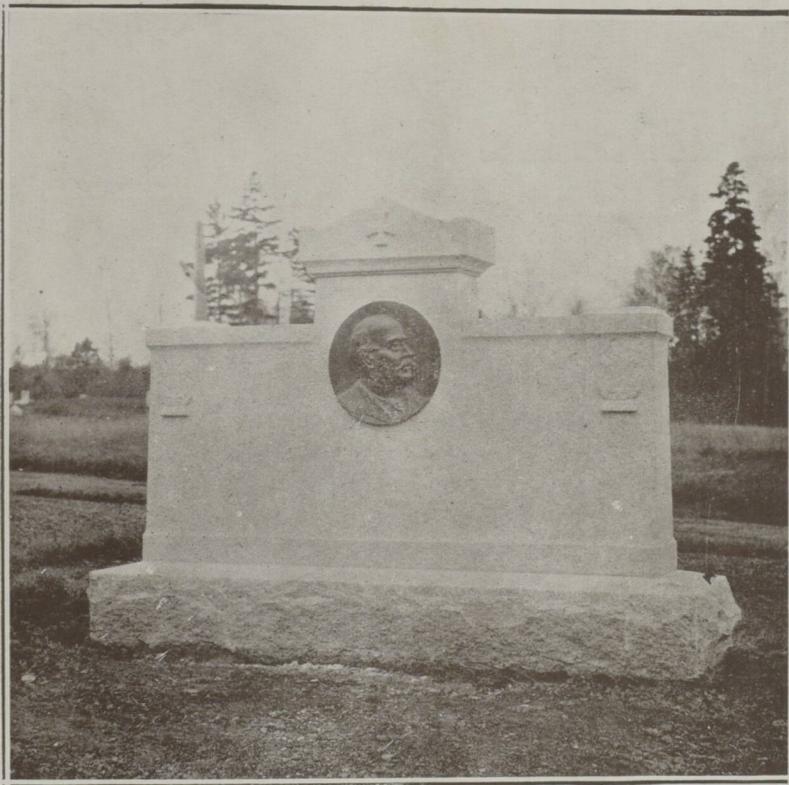


# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

## Ultimes hommages



Au cimetière Belmont - Québec - le 1er novembre 1927

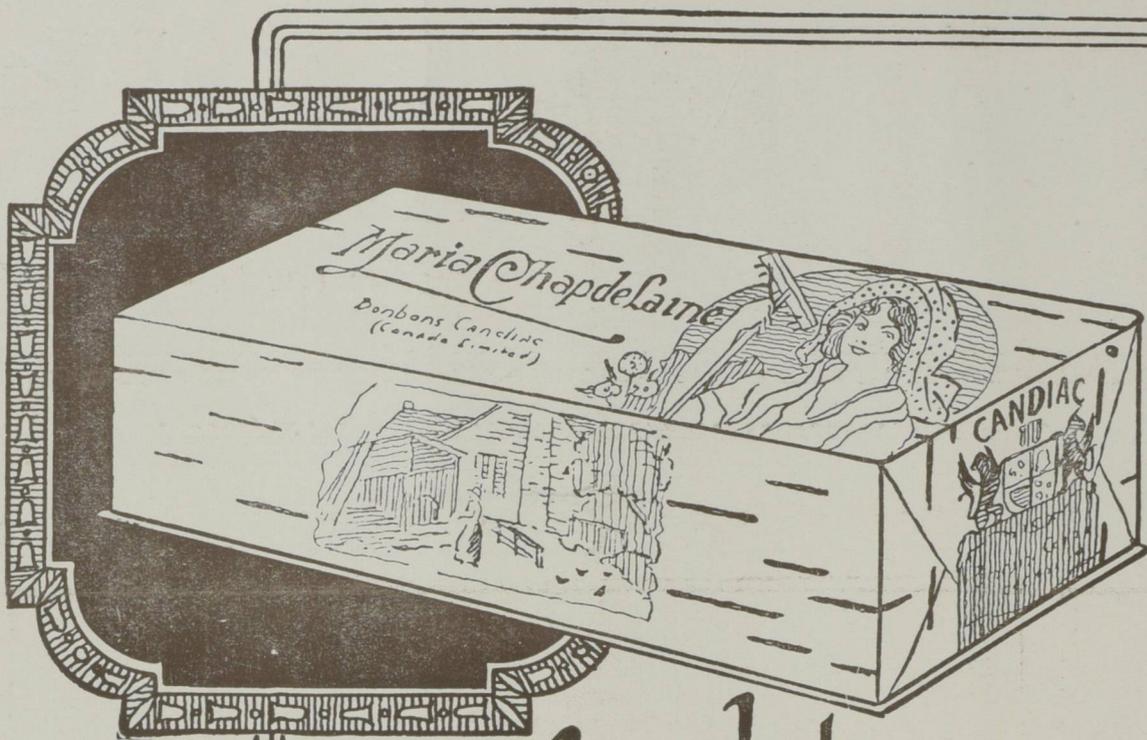
A Joseph Hézina, docteur en musique

1849 - 1924

Ses admirateurs - Ses amis.

Arts, = Sciences, = Lettres

Novembre, 1927, vol. VIII, no. 67 - - 130, St-Vallier, QUÉBEC



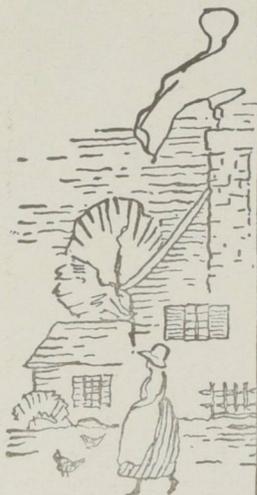
# Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

*Bonbons Candiak*  
- (Canada) Limitée -



# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VIII

QUÉBEC, NOVEMBRE 1927

No 7

## ULTIMES HOMMAGES

Ce serait se soustraire à un devoir tout naturel, de la part d'un organe comme " Le Terroir ", que de ne pas inscrire cette fois, à son frontispice mensuel, le beau geste d'amitié et d'admiration, fait récemment, le 1er novembre, au cimetière Belmont, sur la tombe d'un Québécois qui, pendant cinquante ans, avec un entrain toujours juvénile et avec une fidélité héroïque, a charmé par son art de compositeur et d'interpréteur dans les plus hautes solennités comme dans les circonstances les plus intimes, une, deux, peut-être trois générations de ses compatriotes et qui survit par le souvenir vivace que l'on garde de sa personnalité artistique et par les œuvres qu'il a composées et qui justifient son entrée dans la renommée.

Il ne nous appartient pas de faire ici un compte-rendu de cette manifestation touchante, émouvante, qui eut lieu à la Toussaint dernière, à la mémoire de Joseph Vézina, docteur en musique, décédé il y a trois ans.

" Le Terroir ", au nom de la Société des Arts, Sciences et Lettres, tient cependant à féliciter ceux qui ont eu cette heureuse inspiration, cette courageuse initiative et obtenu ce beau succès, et à déposer une gerbe de fleurs, produit d'une cueillette dans les jardins littéraires des orateurs qui, sur le tertre recouvrant le cercueil du disparu regretté, ont proclamé la grandeur de sa vie.

LE DIRECTEUR.

M. l'abbé Desrochers : de l'Université Laval.

*" L'idée d'élever un mausolée sur la tombe de Joseph Vézina, pour en perpétuer la mémoire, est noble et digne de tout éloge. Une ville, un peuple s'honore à magnifier ses grands hommes. Meilleur jour que celui de la Toussaint ne pouvait être choisi pour faire l'érection officielle de ce monument.*

*" Patriote, il aima son pays d'un amour sincère et généreux, poussé jusqu'à l'abnégation. Qu'on me permette d'évoquer ici un souvenir personnel, qui remonte à l'automne de 1891. A cette époque, parce que peu rémunéré, J. V. menait une vie de durs sacrifices. Sa renommée de musicien avait déjà franchi les frontières. Une grande ville américaine fit briller l'or à ses yeux, pour l'entraîner chez elle. Mais M. Vézina, conscient de la mission qu'il avait à remplir ici, refusa l'offre alléchante. Il ne pouvait quitter ses parents, ses amis, son cher Québec et ses beautés " J'aime mieux, nous disait-il les larmes aux yeux, vivre et mourir pauvre dans mon pays que de m'exiler ", et notre Vézina n'eut pas à exhaler de son cœur cette plainte douloureuse de notre poète national : " Sous des cieux étrangers mon bonheur s'envola ". — (Crémazie).*

*" Pendant cinquante ans on le voit à la tête de nos grandes manifestations patriotiques dans lesquelles la musique occupe toujours une large place. Tous se rappellent avec quel éclat, avec quel entrain ses fanfares lançaient aux quatre coins du ciel nos marches guerrières et nos airs nationaux qui faisaient vibrer tous les cœurs. De 1880, lors de la célébration de la grande S.-Jean-Baptiste où fut exécutée, pour la première fois, la Mosaïque de nos chants nationaux et O Canada de Routhier-Lavallée, jusqu'à 1924, date de sa mort, ce fut pour Joseph Vézina une suite ininterrompue de triomphes."*

Robert Talbot, directeur de la Société Symphonique :

*" Les trois années écoulées depuis sa disparition n'ont pu altérer la vivacité de nos regrets : ce deuil est de ceux qui demeurent. . .*

*" Aux heures où l'esprit recueilli médite sur l'universalité de la beauté de la musique symphonique, il conçoit la grandeur d'âme des apôtres de l'art. La Beauté et la Vérité, intrinsèquement parfaites et complètes, semblent n'avoir point besoin de missionnaires ; cependant, il en faut de ces apôtres que n'effraient ni la lumière ni la sublimité de la tâche. Ce fut le rôle glorieux et efficace de monsieur Vézina.*

*" Idéaliste, comme toutes les âmes de bien, il eut désiré voir tous ses concitoyens imbus d'idéal. Prêcher l'amour de l'art était pour lui un devoir ; à nous de parachever son œuvre.*

*" O vous, dont le souvenir nous est un principe d'activité et de force, vous dont la mémoire plane comme une lumière au-dessus de la Société que vous avez fondée, vous qui jouissez des harmonies célestes, priez pour les continuateurs de votre œuvre. . .*

# PHYSIONOMIES REGIONALISTES

“ Au pays de Québec, rien ne change. ” — “ La destinée, la rose au bois. ” —  
Glanure historique à travers les champs d'une île. — Un témoignage  
d'amitié et d'admiration. — La disparition d'une figure pittoresque  
du vieux Québec.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

En vérité, Québec ne change pas ; notre vieille cité est immuable. Ce qui la caractérisait voilà cinquante ans la caractérise encore. On dirait même que ce sont toujours les mêmes gens qui y vivent. L'on s'épate et l'on seréjouit des mêmes choses. L'on entretient les mêmes idées et l'on s'amuse de la même façon. Québec ne change pas. D'ailleurs, Louis Hémon ne l'a-t-il pas dit : “ Au pays de Québec, rien ne change ”.

Ces jours derniers, nous relisons quelque-unes des amusantes chroniques laissées par Hector Fabre et écrites pour la plupart en 1866 et 1867. On dirait que quelques-unes sont d'hier.

Ainsi, dans une causerie qu'il faisait à Montréal, le 5 novembre 1866, au profit des incendiés de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, — même les grands feux de Québec ne changent guère, — notre spirituel chroniqueur fait un tableau saisissant et des plus fidèles de la Terrasse et de ses promeneurs, un soir d'été. Il est donc vrai que ce qui se passe aujourd'hui est la photographie exacte de ce qui se passait voilà soixante-six ans. Une seule chose a changé ; c'est le nom populaire de la Terrasse. On l'appelait autrefois la Promenade.

Puis, voici, le 10 mai 1866, une pittoresque description du marché, un samedi. C'est bien exactement en tous points ce qui se passait, disons, samedi dernier, excepté qu'il ne pouvait être question ici des primeures de mai. Mais voilà bien les mêmes gens avec les mêmes procédés de vente et d'achat et avec les mêmes atlagages : ménagères affairées, braves gens économes marchandant sur tout, gourmets exigeants discréditant les produits, scrutant au fond des voitures à la recherche des merveilles, etc. Il y avait cependant peut-être peu plus d'acheteurs venus au marché, en automobile, samedi dernier, que le 10 mai 1866.

Nous sommes encore loin, Dieu merci, de l'époque annuelle des déménagements mais nous sommes sûrs qu'au mois de mai prochain ce sera la même chose qu'au mois de mai 1866 alors qu'Hector Fabre écrivait commençant une chronique sur ce sujet : “ Il y a eu, cette année, à Québec, encore plus de déménagements que d'ordinaire. ”

Même dans son “ Avis au lecteur ”, Hector Fabre, présentant son recueil de chroniques nous montre que rien n'a changé depuis lui jusqu'à nous. Il commence : “ Notre littérature est en pleine floraison. Chaque saison voit naître un ouvrage nouveau, prose ou vers. ” Il y a cependant cette petite différence que aujourd'hui on devrait dire “ chaque jour ” au lieu de “ chaque saison ”. N'importe, voilà soixante ans, notre littérature était en pleine floraison. Chaque année donc, depuis un demi-siècle, nos livres canadiens s'accumulent, d'abord de saison en saison, puis de mois en mois, probablement, de semaine en semaine, et, aujourd'hui, de jour en jour. Comptons bien alors le nombre de volumes canadiens parus durant ce demi-siècle. Et il y a encore des gens qui osent dire que la littérature canadienne-française n'existe pas. Ceux-là, aussi, ne changeront donc jamais.

## NOS VIEILLES CHANSONS.

L'autre jour, assistant à l'un des diners hebdomadaires du Club Kiwanis, nous avons entendu, parmi les quelques vieilles chansons canadiennes que l'on chante après le dîner, cette vieille cantilène qui énumère les aventures d'une jeune fille à marier à la campagne. Je l'avais entendue plusieurs fois auparavant et toujours elle s'arrêtait fort brusquement. C'est ce qu'a fait remarquer, du reste, notre savant folkloriste montréalais, M. E.-Z. Massicotte, qui a recueilli cette chanson en 1892 à Sainte-Geneviève de Batiscan. Il dit à son sujet : “ L'air en est assez agréable mais par quel étrange caprice a-t-on introduit à la fin de chaque couplet un vers qui ne veut rien dire : “ La destinée, la rose au bois ” ? Mystère. J'ai entendu cette chanson à Sainte-Geneviève de Batiscan, en 1892. Elle est peut-être incomplète car elle s'arrête brusquement, me semble-t-il ”.

Pour notre part, nous avons entendu cette chanson maintes fois dans les campagnes du Saguenay et du Lac Saint-Jean et nous en avons gardé souvenance intact. Nous pouvons assurer notre ami M. Massicotte, que la chanson est complète, du moins telle qu'on la chante au “ pays des bleuets ”. Nous convenons qu'elle s'arrêtait brusquement à Sainte-Geneviève de Batiscan en 1892 ; il lui manquait les trois derniers couplets, au moins. Nous avons même appris cette vieille chanson dans notre prime jeunesse, aussi loin que nos souvenirs se reportent, d'une vieille tante de la Baie des Ha ! Ha ! et elle nous l'a enseignée complète.

Nous sommes au moment de la veillée et les garçons, “ assis sur le coffre ”, jouent de la musique à bouche “ ainsi que du violon ”. Mais il y a encore une phase dans cette palpitante veillée. C'est le onzième couplet. Le voici :

Ils parlent de la récolte,  
Et aussi d'la moisson (bis)  
La destinée, la rose au bois.  
Et aussi d'la moisson.

Puis, vient le signal du départ et le départ aussi des garçons qui sont entrés “ quat' par quat' ”, “ en frappant du talon ” :

L'père vient dans la cuisine  
Avec ses chaussons (bis)

Il met la bûche au feu  
Et les garçons s'en vont (bis).

Alors, c'est complet.

Notre tante avait un faible pour la rimette et nous l'avons toujours un peu soupçonnée d'être l'auteur des derniers couplets mais, dans la suite, j'ai souvent entendu cette chanson, et elle s'arrêtait toujours comme à Sainte-Geneviève de Batiscan. Mais les trois derniers couplets soi-disant de notre tante, du Saguenay, auraient-ils eu les honneurs de la grande popularité ? Toujours est-il qu'une dizaine d'années plus tard

nous nous trouvions, un soir d'été, sur la véranda d'un hôtel de Saint-Jérôme du Lac Saint-Jean, quand nous entendîmes chanter cette complainte de la jeune fille à marier, par un groupe de fillettes qui se trouvaient sur une balançoire, dans le jardin voisin. Nous croyions que suivant la coutume on allait s'arrêter après le 6ème couplet mais, à notre grande surprise, nous entendîmes mot pour mot, les trois couplets que nous venons de citer, et que nous croyions de l'invention de notre tante. Interrogée, l'une des fillettes nous déclara qu'elle avait appris cette chanson de sa grand'mère qui avait quatre-vingts ans et qui savait beaucoup de chansons : "celle-là," ajoutait la fillette, "est l'une des premières qu'elle m'aût apprises et elle la savait quand elle était jeune." Nous en avons donc déduit que ces trois couplets n'étaient pas de la composition de notre tante.

## SUR L'ILE D'ORLÉANS

La Commission des Monuments Historiques va publier dans son prochain rapport des pièces historiques inédites sur l'Ile d'Orléans, ce pittoresque coin français de la province de Québec, cette île qui est tout un pays et qui a toute une histoire, dont la physionomie géographique et ethnographique n'a pas changé d'un iota depuis trois siècles. Une histoire ou des histoires sur l'Ile d'Orléans constituent toujours un régal pour les fervents de l'histoire, petite ou grande, de notre pays. Aussi, attend-on avec impatience le prochain rapport annuel de la Commission des Monuments Historiques.

En attendant, comme pour tromper notre faim, M. le juge Camille Pouliot, de la Cour Supérieure de Québec, veut bien nous donner un avant-goût de ce régal promis en nous présentant un fort alléchant plat de "glanures historiques et familiales" sur l'Ile d'Orléans. Ce nouveau livre de M. le juge Pouliot est une suite magnifique à un autre volume "Québec et l'Ile d'Orléans" qu'il a publié à la fin de l'été, qui a paru peu après, en anglais, et dont les deux éditions ont obtenu auprès de notre population et des touristes américains un succès incontestablement mérité.

Nous tenons sincèrement à féliciter M. le juge Pouliot pour sa belle activité intellectuelle et pour la sincère manifestation de patriotisme qu'il déploie envers sa petite patrie comme du culte ardent et passionné qu'il rend à ses origines ancestrales.

M. le juge Camille Pouliot n'a pas la prétention d'avoir découvert l'Ile d'Orléans qui a eu, voilà quatre siècles, son découvreur dans la personne du célèbre Malouin Jacques Cartier et qui, depuis, a eu ses historiens, ses annalistes et ses monographes. Il a simplement, comme il le dit, glané dans le champ de sa famille qui a vécu sur l'Ile, qui y a fait souche et dont lui, descendant de toute une noble lignée, aujourd'hui s'est porté acquéreur du vieux manoir seigneurial de Saint-Jean qu'il a pieusement restauré en lui conservant toute sa physionomie d'antan.

Quelle jolie gerbe parfumée des fleurs multiples et si variées du souvenir que ces glanures. Elles ont été "rapaillées" un peu partout sur l'Ile, à travers les six belles paroisses que l'on parcourt de nos jours avec tant de plaisir et qui existaient, semble-t-il, telles qu'elles sont, sur cette ancienne carte de l'Ile que le sieur de Villeneuve, ingénieur du Roy, dressait en 1689, un modèle de carte descriptive dont l'auteur de l'Ile d'Orléans nous donne une copie dans son volume.

Que d'intéressants faits de la petite histoire dans ces glanures à travers les champs de l'Ile, dans toutes les paroisses. Que de jolies légendes. Et puis, nous ajouterons : que de pittoresques illustrations de vieilles églises, d'antiques manoirs, d'anciennes maisons dont nous croyons apercevoir les murailles craquelées par les siècles.

Bref, ce nouveau volume de M. le juge Pouliot est à parcourir en entier. L'on se passionnera, comme nous, de sa lecture.

## LA MÉMOIRE DE JOS. VÉZINA

Le mardi, 1er novembre, le cimetière Belmont a vu se dérouler dans l'un de ses coins si pittoresquement mélancoliques une cérémonie intime, très simple et très touchante. Un groupe d'amis intimes de feu Joseph Vézina dévoilait sur la tombe de ce dernier, un monument qui rappellera aux générations futures, sinon la gloire, du moins les mérites, les talents et les belles qualités de cœur et d'esprit qui distinguaient cet excellent musicien, cet ami de tout le monde, que la mort est venu trop tôt enlever à notre vieille cité qui s'enorgueillissait avec raison, de ce fils qui lui faisait honneur.

Voilà un hommage bien mérité, et c'est de la part de ceux qui le rendent envers une mémoire très chère, un beau témoignage d'amitié et d'admiration.

Joseph Vézina aimait à être aimé ; et il a réussi admirablement. Il était de ceux auxquels l'on a pas connu d'ennemis. La vie l'avait mêlé à des milieux divers, mais dans le monde des musiciens il était l'arbitre respecté. Rien ne lui était plus agréable que de lancer un talent neuf. Sa maison était ouverte à tous, et surtout à ses amis de la musique. Ces derniers, après trois ans de séparation, ne se sont pas encore accoutumés à la privation de leur visite quotidienne chez celui qui, lorsque la vie était difficile savait la rendre facile par ses conseils et l'exemple de sa bonne humeur. En entrant, ils voyaient avec une flottante lavallière, une main tendue avec franchise, puis des yeux bleus clairs, un franc sourire d'accueil. La bonté, la bonhomie, le charme qui se dégagent de la personne de Joseph Vézina étaient singuliers. En toutes occasions, dans les circonstances les plus difficiles, les plus énerverantes il se montrait d'une délicatesse et d'une finesse sans égales. Il fut un brave homme, non point le censeur roque, infatué de lui-même ou le souple ambitieux dont nous avons tant d'exemples, mais le "vrai ami" le plus souvent indulgent et de belle humeur. Ce serait faire injure à sa mémoire que de parler de son désintéressement. Il ne vivait que pour son art et la simplicité et la noblesse de sa vie, même après les plus éclatants succès de ses œuvres, resteront un haut exemple et une inoubliable leçon.

Il était tout jeunesse, tout vie et tout rayonnement et ses intimes ont combien de fois découvert en lui, une sensibilité dont il ne voulait pas qu'on s'aperçût. Il semblait soulever les poids lourds de la vie et du métier, le rire sur les lèvres. Il a traversé la vie allègre au moral comme au physique, avec une éclatante sérénité.

Mais inutile d'essayer de crayonner en quelques traits rapides, dans le cadre étroit d'une courte chronique cette physionomie qui restera singulièrement vivante longtemps après sa mort et qu'un jeune artiste du terroir québécois vient d'admirablement mouler dans le bronze ; espérons que quelqu'un de mieux qualifié et de plus autorisé que nous viendra rappeler plus en détail, la vie de Joseph Vézina et surtout nous dire le mérite et l'ampleur de son œuvre trop ignorée.

## FEU NAZAIRE LEVASSEUR

Le major Nazaire Levasseur, qui vient de disparaître au seuil de ses quatre-vingts ans, fut pendant la plus grande partie de son existence l'une des figures les plus pittoresques du vieux Québec. Qui ne le connaissait pas ? Qui, à la Haute-Ville surtout, n'a jamais rencontré ce colosse à carrure de tambour-major, le chef toujours couvert d'un chapeau haut-de-forme, en grande redingote, la canne fortement appuyée à terre et un éternel cigare aux commissures des lèvres ? Depuis de longues années, doyen des journalistes à Québec, on eut dit qu'il cherchait sans cesse un sujet de chronique ou un motif à nouvelle. Car il a toujours mené de front ces deux éléments du journalisme, la chronique et la nouvelle, avec un égal succès. Les anciens se rappellent encore la façon dont du temps de feu Hector

Fabre, Levasseur "chroniquait" par exemple, la cour du Recorder. On a rarement mieux réussi, depuis, cet humour à froid, cette plaisanterie pince-sans-rire même dans le compte rendu des situations les plus tragiques.

Depuis qu'il avait abandonné le journalisme actif, il consacrait spécialement son temps à se remémorer par le moyen de la chronique les gens et les choses du vieux Québec, et plus particulièrement, ceux des événements musicaux d'antan. Une mémoire prodigieuse le servait à merveille et nous espérons bien qu'un jour des mains amies recueilleront les fragments épars, qu'il a semés un peu partout, et d'autres qui sont restés dans ses tiroirs, sur l'histoire de la musique à Québec. C'était complet; il faisait même remonter les premières manifestations musicales de Québec au temps des sauvages qui vivaient sur le Promontoire autour de l'"Abitation".

Mais la tâche sera rude de se retrouver dans l'inextricable fouillis de ces documents. La demi-cécité de notre bon ami et l'habitude qu'il chérissait du journalisme d'accumuler dans un beau désordre tout ce que de papiers imprimés lui tombait sous la main, avaient transformé en ces vingt ou trente dernières années la petite chambre qu'il habitait dans une pension de la rue Saint-Louis en un effarant capharnaüm. La dernière fois que nous allâmes lui faire une visite, voilà quelque six mois, nous nous rappelons que c'est à force d'ingéniosité et de patience

que nous réussîmes à nous creuser, au milieu de monceaux de brochures, de livres, de journaux et de paperasses de toute nature, une sorte de trou où nous pûmes nous asseoir. Lui, depuis des années, semblait-il, était assis au fond d'un autre trou pareil creusé près d'une petite table encombrée jusqu'au plafond et où il y avait juste la place pour un encrier, une plume et quelques feuillets de papier.

Notre cher, pauvre, vieil ami et confrère est mort au milieu de tous ces chers trésors de vieilles paperasses, de brochures anciennes et de journaux moisés et jaunés. Il a fini où il voulait tomber. Bien qu'ancien soldat, c'était, à lui, son champ de bataille, ce salmigondis de paperasses. Il y aurait tout un volume à écrire sur Nazaire Levasseur. Près de soixante ans de journalisme, il nous semble que cela compte dans la vie d'un homme. Quels intéressants mémoires lui-même d'ailleurs, n'avait-il pas l'intention de rédiger sur ses vieux jours si ses pauvres yeux lui avaient permis de corriger, au moins, ses épreuves. Car la correction de ses articles l'occupait plus que leur rédaction. Il avait la sainte horreur de la faute typographique et son sang se coagulait en pensant que l'on pût changer dans l'un de ses articles une virgule.

DAMASE POTVIN.

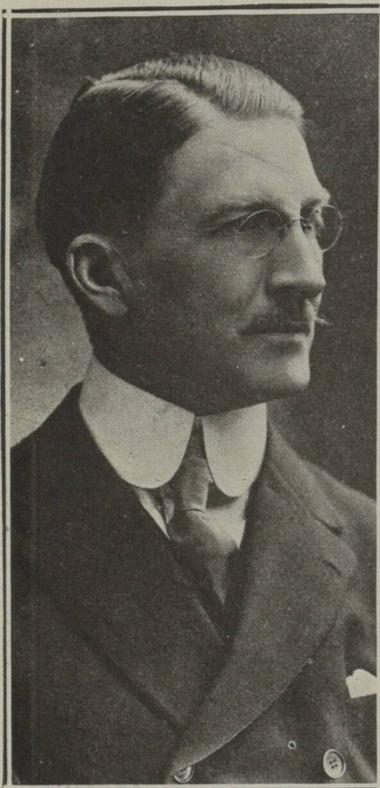


Le monument à Bolivar, le célèbre libérateur de l'Amérique du Sud, sur la Plaza, à Caracas, capitale de Vénézuéla. Caracas figure sur l'itinéraire des croisières que le Pacifique Canadien organisera aux Antilles en janvier et février 1928.  
(Cliché du Pacifique Canadien.)

# MONSIEUR LORENZO AUGER

LE ONZIÈME PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES

## NOUVEAU PRÉSIDENT



M. Lorenzo AUGER, président pour 1927-28 de la Société des Arts, Sciences et Lettres, de Québec.

Le président disparaît, vive le président !

—o—

A M. Lorenzo Auger échoit cette succession, de par la volonté des sociétaires-directeurs. L'homme de l'art architectural remplace l'homme de l'art musical.

Est-il vraiment nécessaire de présenter le nouveau président ? On éprouve, parfois, quelque hésitation à dévoiler qu'un de nos amis est né il y a quelques années, et qu'il est encore célibataire. C'est dans les mœurs de biographier les hommes de valeur. Il faut donc s'exécuter.

Né à Lévis, le 1er novembre 1879, M. Lorenzo Auger, est le fils de S.-Cléophas Auger, pilote, de Montréal, et d'Adélaïde Bureau, fille de F.-X. Bureau, avocat, des Trois-Rivières. Il fit ses études au Collège de Lévis, et au Mont Saint-Louis de Montréal. Il étudia l'architecture à l'université McGill et se perfectionna par des voyages d'étude, en Europe et aux États-Unis.

Admis dans la profession en 1904, il s'établit à Québec, où il pratiqua seul. Après l'incendie des Trois-Rivières, il ouvrit un second bureau dans cette ville, et, quelques mois plus tard, forma une société professionnelle avec U.-J. Asselin, architecte, de Montréal. Subséquemment il ne s'occupa que de son bureau de Québec, où maintenant il exerce seul, sa profession.

C'est la tradition. Avec octobre - novembre de chaque année, la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec se choisit un nouveau président. C'est non seulement la tradition, mais c'est aussi le règlement, la loi, la constitution. Selon cette tradition quels que soient les mérites d'un président, du dévouement ou du zèle qu'il ait déployé pour le progrès de la Société, au cours de son terme d'office, son premier rôle cesse si son utilité n'a pas cessé.

Cette fois, c'est le cas de M. Raoul Dionne, le président pour l'année 1926-27, qui a transmis, volontiers, à M. Lorenzo Auger, la présidence pour l'année 1927-28, après avoir consacré une bonne somme de ses énergies aux activités diverses de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et qui en réserve encore puisque comme ancien président il demeure ex-officio l'un de directeurs de la Société.

Il est directeur de l'Association des Architectes depuis 1916; en devint le vice-président en 1919, le premier vice-président en 1921. Il est le président de l'Association, section de Québec, depuis 1919 et, en fut le président-général en 1923. Il est membre de l'Institut Royal d'Architecture du Canada depuis sa fondation.

Il a été le fondateur, et pendant dix-huit ans le président, du "Cercle Chevalier de Lévis," qui a été finalement absorbé dans l'ordre des Chevaliers de Colomb. Dévoué aux œuvres de la jeunesse, il a fourni gratis, les plans et fait construire la chapelle et l'annexe du Patronage de Lévis. C'est aussi un bienfaiteur du Monastère du Précieux-Sang de Lévis.

Monsieur Auger est membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, de Québec, depuis sa fondation.

Ses récréations sont : le yachting, les voyages instructifs. Il a acquis à Beaumont, un moulin historique, qu'il a converti en maison d'été.

En politique, libéral. Résidence : Québec.

—o—

Voilà sommairement le personnage.

Faut-il ajouter que ce qui rend le nouveau président particulièrement cher aux membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, c'est que ceux-ci ont souvent bénéficié de la haute courtoisie et de la généreuse hospitalité du "seigneur-meunier" de Vincennes, commes ses amis désignent généralement ce type de parfait gentilhomme.

Qu'est-ce que ce moulin de Vincennes ? C'est un moulin banal d'autrefois, situé sur la cime d'une haute falaise, à Beaumont, et converti, tout en gardant son aspect extrêmement original, en une villa du plus magnifique pittoresque. En voici l'histoire, que nous extrayons d'un volume de l'archiviste officiel de la province de Québec :

### LE MOULIN DE VINCENNES A BEAUMONT

"Le 3 novembre 1672, l'intendant Talon concédait à François Bissot de la Rivière, en faveur de ses fils Jean-Baptiste Bissot de Vincennes, âgé de quatre ans, et Charles-François Bissot âgé de huit ans, "pour leur donner plus de moyen de s'établir", soixante-dix arpents de terre, de front, sur une lieue de profondeur à prendre sur le fleuve St-Laurent, depuis les terres appartenant au sieur de la Cité jusques aux terres non concédées.

C'est là le fief et seigneurie de Vincennes qui fut plutôt appelé à l'origine Cap-Saint-Claude, à cause, probablement, du Cap S.-Claude d'où la vue s'étendait au loin sur le fleuve S.-Laurent, et du ruisseau S.-Claude, qui venait de l'arrière des terres et se précipitait de la falaise dans le fleuve, d'une hauteur de près de 150 pieds, et formait une chute très pittoresque.

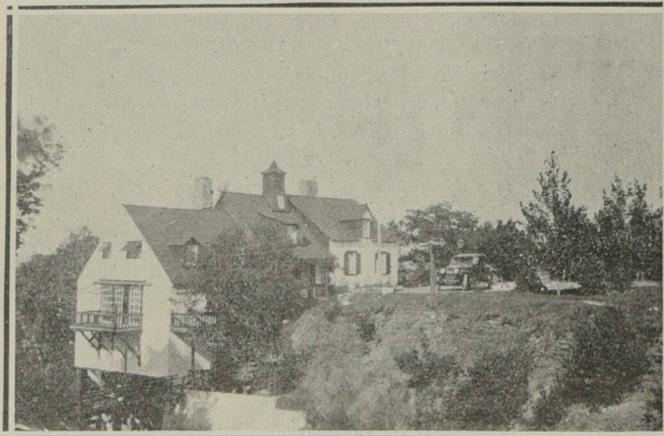
François Bissot de la Rivière, ni sa veuve Marie Couillard remariée à Jacques de Lalande-Cayon, pas plus d'ailleurs que les jeunes seigneurs Jean-Baptiste Bissot de Vincennes et Charles-François Bissot, n'habitèrent le fief Saint-Claude ou Vincennes. Ils se contentèrent d'y faire des concessions de terre, aux colons désireux de s'établir à proximité de Québec.

Jean-Baptiste Bissot de Vincennes fut officier dans les troupes du détachement de la marine. Il commanda longtemps chez les Miamis, dans l'Ouest américain, et mourut au milieu de ces sauvages parmi lesquels il était très populaire. C'est son fils, François-Marie Bissot de Vincennes, qui fut brûlé

par les Chicachas en 1736. On le considère comme le fondateur de l'Indiana.

A la mort de Marguerite Forestier, veuve de Jean-Baptiste Bissot de Vincennes, en 1748, le fief seigneurie de Vincennes fut vendu par autorité de justice et acheté le 19 août, par Claude-Joseph Roy, capitaine de milice de la côte de Beaumont, pour le prix de 5600 livres.

Dès avant son achat de Vincennes, Roy, avec la permission de la seigneurie, avait bâti un moulin sur le ruisseau Saint-Claude, à l'endroit où il se jette dans le S.-Laurent. Ce moulin fut bâti dans l'été de 1733.



C'est le moulin du seigneur Claude-Joseph Roy, plusieurs fois restauré, qu'on voit encore tout près de la chute Saint-Claude.

Claude-Joseph Roy décéda dans son manoir de Vincennes le 26 avril 1756. Il laissait un fils, Joseph Roy, et trois filles Marie, mariée à Jean Corpron, Charlotte, mariée à Pierre Revól, et Marguerite, mariée Charles Lecours. Corpron et Revól furent les séides de l'intendant Bigot. On voit encore sur la grève, au pied de la chute Saint-Claude, les ruines de l'immense entrepôt construit par les deux complices de l'intendant Bigot, pour recevoir les grains achetés à vil prix, des pauvres habitants, et revendus au Roi, avec cent pour cent et plus de profit. Les profiteurs de la Grande Guerre n'ont rien inventé ! Ceux de la guerre de la conquête leur avaient tracé le chemin.

Le moulin de Vincennes est aujourd'hui la propriété de M. Lorenzo Auger, architecte de Québec, qui l'a très habilement restauré et en a fait un petit musée qu'on visite, avec intérêt et profit."

C'est ce grand "seigneur-meunier", gentil homme du Cap S.-Claude et de Vincennes, citoyen de Beaumont, de Lévis et de Québec, qui est maintenant président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et à qui nous présentons nos hommages, nos félicitations et nos vœux les meilleurs.

Maxime LEDOYEN.

de la Société des Arts,  
Sciences et Lettres.

ÉTRANGE ! — La dame. — C'est étrange qu'un homme aussi bien portant que vous l'êtes ne puisse travailler.

Le tramp. — Bien, voyez-vous, madame, les gens veulent tous avoir des références de mon dernier patron, et voilà vingt-cinq ans qu'il est mort !

LA DIFFÉRENCE. — Quelle différence y a-t-il entre le cacao et un diapason ?

— ? ? ?

— Voilà, le diapason donne le "la" au choc et le cacao donne le chocolat !

## AU PAYS DES ANCETRES



UNE SCÈNE HISTORIQUE. — Son H. le maire de Québec, le Dr Valmont Martin, à Honfleur le 23 août 1927.

C'est de Honfleur, France, que Samuel de Champlain mit la voile pour venir fonder Québec. C'est également de cet endroit que s'embarquèrent nombre des premiers colons du Canada. Les ancêtres des familles Bégin, Turgeon, Vanier, Gosselin, etc., étaient des Honfleurais.

Rare est tel spectacle, le premier, croyons-nous, dans l'histoire du Québec et du Canada-français que ce salut officiel, celui du premier magistrat d'une grande ville des bords du S. Laurent rendant hommage à son fondateur au foyer d'une petite ville des bords de la Seine, d'où il était parti il y a trois siècles. Honfleur l'ainée a 13,000 âmes ; Québec la cadette en a 130,000.

On voit ici le Dr Valmont Martin, maire de Québec, dans une attitude tout à fait oratoire :

"Je m'estime grandement honoré et fort heureux, disait-il, de représenter en de telles circonstances la ville qui doit son existence à ce hardi navigateur français, Samuel de Champlain, parti de cet endroit où nous sommes réunis, pour aller fonder Québec qui est devenue une ville importante et l'une des plus belles de l'Amérique parcequ'elle a bien des aspects d'une ville européenne et surtout d'une ville française. C'est avec fierté et reconnaissance que je dépose des fleurs au bas de cette plaque commémorative rappelant ce fait historique sur le petit édifice de la lieutenance, place Samuel de Champlain. Le souvenir chez nous de cet illustre Français est bien vivace. Tout y proclame son courage, son énergie, sa vision. Et le magnifique monument érigé sur la plus belle place publique qu'il y ait au monde, dominant un port de mer sans pareils et un panorama incomparable, célèbre ses exploits et chante sa gloire".

G. DE B.

# SOCRATE

QUELQUES-UNS DE SES PROPOS SUR L'ACTUALITÉ

“ Connais-toi toi-même ! ”

\* \*

La moitié de l'humanité emploie son temps à décrier l'autre moitié.

\* \*

La moitié des humains s'occupe des affaires de l'autre moitié. Quand on se mêle des affaires des autres on néglige ses propres affaires. C'est pour cela qu'il y a tant de faillites.

\* \*

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle  
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.  
Il vit la Volupté qui lui tendait la main:  
Il suivit la Vertu qui lui sembla plus belle.

(A. DE MUSSET).

\* \*

Il y a vertu et vertu.

Il y a les vertus morales qui perfectionnent la volonté pour lui faire faire le bien. On en distingue quatre principales : la prudence, la force la tempérance et la justice.

Êtes-vous imprudent? Casse-cou!

Êtes-vous faible? Esclave!

Êtes-vous intempérant? Malade!

Êtes-vous injuste? Bandit!

\* \*

Il y a bien le célibat ecclésiastique, mais sommes-nous menacé du célibat politique?

Le premier ministre du Canada, le chef du parti libéral, est un célibataire et le nouveau chef de l'opposition conservatrice est aussi célibataire.

Ci-gît qui fut célibataire

Ei n'eut que vices et défauts. (LEBRUN.)

\* \*

Lycurgue nota d'infamie les célibataires.

\* \*

Tous les ans, les femmes de Lacédémone allaient prendre chez eux les célibataires, les conduisaient au temple de Junon, en les accablant de plaisanteries, et leur donnaient le fouet aux pieds de sa statue.

\* \*

Si l'ancien chef conservateur à Ottawa, celui qui fut premier ministre pendant la guerre, celui à qui on a attribué la conscription eut été célibataire, quel sort l'aurait attendu?

\* \*

Le premier ministre actuel, paraît-il, est un “ infortuné ”, en ce sens qu'il n'est pas millionnaire, tandis que le nouveau chef de la loyale opposition est “ fortuné ”, en ce sens qu'il est multi-millionnaire.

\* \*

Il n'est pas impossible qu'à la prochaine session l'impôt sur le revenu des célibataires soit augmenté sensiblement! La ligue des pères de famille, ce qui comprend la catégorie des familles de douze enfants, plus ou moins, s'appête au combat!

\* \*

Mais au préalable, ne vaudrait-il pas mieux consulter le président de la Compagnie du Pacifique Canadien, un autre célibataire, dont le salaire annuel est de \$50,000?

\* \*

King, Bennet et Beatty, c'est le triumvirat du célibat. Est-ce aussi son triomphe?

\* \*

Un tel triumvirat, n'est-ce pas assez pour soulever toute une légion de soupirantes?

\* \*

Ruth Elder, l'aviatrice américaine, a décidé d'abandonner le lavage de vaisselle et la routine pour prendre une autre carrière à \$12,000. par semaine. Voilà de l'évolution, du progrès!

\* \*

Son mari en est tout ébahi! Si elle n'eut pas été mariée, se serait-elle ainsi envolée?

\* \*

“ Connais-toi toi-même ! ”

\* \*

Fais la guerre,— une guerre sans merci,— à tes propres préjugés.

\* \*

Ouvre tes yeux sur les qualités et les vertus de ton prochain et ferme-les, en ne perdant pas de vue les tiens, sur ses défauts et ses vices s'il en a!

\* \*

Personne n'est parfait mais tout le monde est perfectible.

\* \*

Que la droiture inspire ta pensée, tes intentions et tes actes!

\* \*

Mêle-toi de tes affaires. C'est le meilleur moyen d'être au moins au niveau de tes propres affaires!

\* \*

“ Connais-toi toi-même ! ”

\* \*

Quelle est la plus grande ennemie de l'humanité? La routine!

SOCRATE.

AU PAYS DES ANCIÈRES

par G.-E. MARQUIS

## CONTRASTES ET AFFINITÉS

S'il est toujours vrai de dire que les semblables se repoussent et que les contraires s'attirent, comme le veulent les lois de l'électricité, entre autres, je comprends l'attrait qu'exerce sur nous tout ce qui nous est étranger, qui vient de loin, ou qui se développe dans une autre hémisphère que la nôtre.

Une excursion de quelques semaines à travers le pays des ancêtres nous a fourni l'occasion, depuis longtemps désirée, de constater ce qui constitue les contrastes les plus typiques entre la France et la province de Québec.

Sur un territoire de moins d'un tiers de celui de la province de Québec, grouille une population de près de 40,000,000 d'habitants, ce qui veut dire que si notre population était aussi dense, nous aurions ici environ 125,000,000 d'âmes ou soit un peu plus que la population des Etats-Unis d'Amérique.

Se fait-on une idée des problèmes qui surgissent du fait d'une telle population et des difficultés qui se présentent quand il s'agit de trouver une carrière pour ceux qui doivent quitter le toit paternel?

Les terres sont morcelées à l'infini et chacun cultive, avec amour, le lopin qui lui appartient ou dont il est le locataire.

Tous les métiers sont encombrés, de même que les professions libérales et il faut un talent plus qu'ordinaire pour s'imposer à l'attention publique et réussir à percer à travers la cohue des travailleurs de toute nature.

Voyons, le contraste, ici dans la province de Québec. Nous avons de l'espace à l'infini, pour bien dire, car il n'y a pas encore 25% de nos terres arables qui soient défrichées, et, de plus, nos ressources naturelles de toutes sortes n'attendent que des cerveaux, des capitaux et des bras pour se développer.

Ceux qui blâment les Français de ne pas donner assez d'enfants à la patrie, ceux-là devraient aller étudier le problème là-bas, avant de se prononcer, car outre les difficultés qu'il y a à trouver des situations pour les fils rendus à l'âge de la majorité et des maris pour les jeunes filles qui n'ont pas de grosses dots, et c'est encore la grande majorité — outre tout cela se présente de plus le spectre de la guerre qui éclate à chaque fois que les peuples voisins se sentent assez forts en hommes pour se battre, dans l'espoir ambitieux de pouvoir se tailler une bonne tranche dans le domaine d'autrui.

Au Canada, nous vivons en paix entre voisins et depuis plus d'un siècle nous n'avons eu que les relations les plus amicales avec les habitants de la grande république américaine. Sur une ligne frontière de plus de 3,000 milles, pas un soldat pour empêcher l'envahisseur étranger de pénétrer sur le sol, soit d'un côté, soit de l'autre. A peine y a-t-il, ici et là, à l'endroit ou de grandes routes pénètrent aux Etats-Unis, quelques officiers de douane pour surveiller les allées et venues des trafiquants illicites d'alcool.

Pourquoi cette liberté, cette confiance, cette bonne entente entre ces deux grands pays? Parce que nous avons de l'espace et que nul chez nous ne jalouse le lot du voisin.

Mais ce n'est pas tout! En France, l'on a, avant tout, le culte du souvenir et, dans les villes ou les communes où nous avons été reçus officiellement, les autorités se sont empressées de nous faire voir les lieux et édifices historiques; les musées d'histoire naturelle ou de peintures; les églises, les abbayes et les chapelles qui datent de plusieurs siècles; ou encore les nombreux monuments commémoratifs que l'on a élevés à la mémoire ou à la gloire des hommes ou des femmes qui ont bien mérité de la Patrie française.

L'on vit plus de souvenirs, j'oserais dire, que de réalités et de choses actuelles, et l'on porte un grand respect à tout ce qui a appartenu à un autre âge, comme aussi aux parents et amis qui dorment leur dernier sommeil, soit dans les cimetières

paroissiaux ou dans les champs nouveaux, constellés de croix de bois, qu'il a fallu ouvrir en si grand nombre, au cours de la dernière Grande Guerre.

Si nous sortons de Québec, de la Province en général et de la Capitale, en particulier, l'on rencontre bien peu de gens qui se préoccupent d'histoire et qui possèdent des monuments historiques dignes d'attention. Québec est la seule ville au pays qui renferme des ruines et elle en a un soin jaloux. Toutefois, ces ruines datant à peine de deux ou trois siècles en arrière, pendant qu'en France, l'histoire avec ses nombreux édifices artistiques, remonte parfois bien avant l'ère chrétienne.

Ici, dans notre pays, nous vivons surtout d'avenir. Nous projetons toujours de nous répandre davantage; de pénétrer plus avant dans nos terres arables; de donner à nos fils l'héritage de magnifiques biens, dont l'achat coûte une bagatelle.

Les métiers sont nombreux qui ne demandent que des ouvriers habiles, formés dans nos écoles spéciales.

Il y a encore de la place au sommet de l'échelle sociale pour les hommes de demain, qui veulent embrasser une profession libérale.

L'Eglise réclame des prêtres plus nombreux, car la moisson est abondante et les moissonneurs font encore défaut.

L'homme est encore chez nous le soutien de la famille et quand il demande une épouse en mariage, il ne s'inquiète pas de savoir si elle aura ou non une dot. Les qualités du cœur et de l'esprit de la femme ont plus de valeur à ses yeux que les biens qu'elle pourra apporter à la communauté.

Tous nos efforts sont dirigés vers l'avenir de nos familles, l'avancement de nos paroisses en particulier, et de la province, en général, sans que nous nous sentions gênés dans nos efforts vers l'obtention de ces biens, ni que nous craignions qu'on vienne, demain, nous enlever ces biens légitimement acquis.

Bref, nous vivons heureux, dans un pays libre de fait, et où les possibilités de développement sont illimitées.

Voilà quelques richesses que nous possédons à un degré plus élevé que nos ancêtres et c'est pourquoi nous devons remercier la Providence de ce qu'elle nous accorde, sans songer à jalouser le sort de population dont la fortune actuelle et les perspectives d'avenir n'ont rien qui puisse nous faire envier leur sort.

Seulement, le savons-nous? Ne sommes-nous pas enclins à gémir, à faire entendre des lamentations?

Combien de femmes acceptent, chez nous, leur rôle avec calme et résignation, confiantes en la divine Providence qui a voulu en faire les gardiennes du foyer?

Sur ce point, il se rencontre peut-être bien quelques hommes qui sont femmes...

Si l'on savait que la femme, en France, a remplacé l'homme presque partout, et à toutes les besognes, même les plus rudes, les plus dangereuses, les plus exténuantes, l'on accepterait mieux, ici, la tâche de reine du foyer, et l'on ne chercherait pas si souvent à s'émanciper pour jouer le rôle de garçonne ou d'hommasses.

Assez pour aujourd'hui, car je crains que mon article ne prenne la tangente et que j'en vienne à faire une incursion dans un domaine où je pourrais bien rencontrer de la contradiction — car il n'est pas toujours nécessaire que ces dames aient vu et compris pour soutenir une thèse. La Providence leur a donné l'intuition qui remplace, avec avantage parfois, la science livresque des hommes — prétendent quelques-unes de ces dames.

Si nous en avons le loisir nous verrons, plus tard, pourquoi, sur d'autres points, la mentalité des Français et la nôtre ne peuvent pas être la même, et pourquoi il y a, tout de même, affinité d'âmes entre les deux groupes.

## LES OBSERVATIONS D'UN FIDÈLE ARCHIVISTE

A l'occasion de la dixième assemblée générale annuelle de la Société des Arts, Sciences et Lettres tenue le 5 novembre, M. Damase Potvin, le secrétaire-archiviste, a fait une revue des activités de cette société qu'on appelle souvent celle du "Terroir", en raison des étroites affinités de l'un avec l'autre. C'est son devoir de parler ou d'écrire. "M. le président, laissez-le parler"...

LE DIRECTEUR.

### DIXIÈME RAPPORT DU SECRÉTAIRE-ARCHIVISTE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Québec, 5 novembre 1927

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous présenter le dixième rapport des opérations de la Société des Arts, Sciences et Lettres. Nous avons, ce soir, deux lustres accomplis. Notre Société compte, en effet, dix années révolues. A cette époque de sociétés intellectuelles éphémères, voilà pour la nôtre un beau record et une fière réponse à ceux qui se plaisaient à lui prédire une existence de quelques mois. Qui eut dit tout de même, alors qu'aux prises avec les difficultés inhérentes au développement des sociétés du genre de la nôtre, nous nous demandions parfois si nous allions atteindre la fin d'une année pour capituler devant l'adversité, qui eut dit que nous atteindrions la fin de notre deuxième lustre? Mais passons : nous avons appris, à mesure que nous avançons dans l'existence, qu'il vaut mieux être court et aller droit au but. Souhaitons seulement de voir naître prochainement une occasion où nous pourrions en toute liberté nous congratuler les uns les autres et nous féliciter de la longévité de notre association en célébrant notre 10<sup>ième</sup> anniversaire.

En toute rigueur, notre dixième année s'est terminée voilà un mois et notre onzième devrait être vieille de trente jours. Si, en retardant d'un mois notre assemblée générale annuelle, nous avons cru devoir faire un accroc à notre constitution, c'est qu'une puissante raison nous justifiait. Au moment où expirait notre dixième année le trésorier de notre société était au Pays des Ancêtres, et nous n'avons pas voulu interrompre son pieux pèlerinage en lui mandant, toute occupation cessante en terre étrangère, de venir, sous peine de lui faire porter toute la responsabilité du coup de couteau dont nous allions lacérer notre constitution, nous apporter le réconfort de ses chiffres toujours consolants... D'autre part, nous avons considéré qu'il eut été malséant de convoquer nos membres en assemblée générale sans leur donner l'occasion de scruter en toute liberté au fond de nos coffre-forts.

"His rebus dictis", nous profitons de l'occasion pour saluer le retour de notre trésorier qui, encore qu'il n'avait pas mission de nous représenter là-bas, a fait honneur à notre groupe québécois. Tout à l'heure, il nous dira si, en contemplation devant notre caisse c'est l'optimisme ou le pessimisme qui doit agiter nos cœurs.

Quant à moi, mon devoir maintenant est de me lancer résolument dans l'histoire de l'année qui vient de s'écouler. Des faits maintenant. De l'histoire en raccourci ; les éphémérides de notre société pendant l'année 1926-27.

Cette année a été fructueuse et le temps bien employé. Vous en avez été, M. le Président, l'un des plus actifs artisans. Si vos occupations n'ont pas permis que vous fussiez le plus assidu de nos présidents passés vous avez été l'un des plus intéressés à nos progrès, l'un des plus ardents aux initiatives qui ont provoqué ces derniers.

Voici donc en un très court résumé le bilan de la Société des Arts, Sciences et Lettres pour 1926-27.

La première de nos manifestations fut une conférence publique faite par M. Jacques Dumoulin, avocat de Québec, le 15 novembre 1926, devant un public très nombreux, dans la salle de l'Institut Canadien. Cette conférence, au cours de laquelle M. Dumoulin a donné ses impressions d'un récent voyage qu'il avait fait en Espagne, était sous la présidence de M. Raoul Dionne. Au début de la séance l'auditoire eut le plaisir d'entendre au piano deux jeunes artistes québécoises Mlles Marguerite Beaudry et Colette Gaudry.

Le 14 décembre, les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres étaient convoqués à un dîner-causerie au Restaurant Kerhulu.

M. Alphonse Desilets fut le conférencier de la circonstance et fit une très instructive causerie sur nos parlers populaires au Canada français. M. Raoul Dionne présidait à la table d'honneur et a présenté le conférencier.

Dans le mois de décembre également ce fut sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres que la troupe d'opérette Montcourtois-deVallières donnait une représentation d'adieu, au Château Frontenac. Au cours de cette soirée, elle interpréta avec un grand succès "La Baigneuse de Minuit".

Le 15 février, M. Hector Authier, député de l'Abitibi, faisait une causerie aux membres de notre société réunis dans une salle de l'Hôtel de Ville. M. Authier a parlé des perspectives de l'exploitation minière dans le nord-ouest de la province de Québec. M. Raoul Dionne, qui présidait, a présenté le conférencier; M. Damase Potvin le remercia et M. Alphonse Desilets récita un sonnet de sa composition sur l'Abitibi.

Le 18 janvier, deuxième dîner-causerie de notre Société au Restaurant Kerhulu. Le Dr Cuisinier, un "as" de la Grande Guerre a parlé de l'aviation, de son histoire et de ses développements. Il illustra sa causerie d'intéressantes projections lumineuses. M. Raoul Dionne, président, a présenté le conférencier et M. G.-E. Marquis l'a remercié.

A l'occasion du centenaire du grand Beethoven, le 15 mars, la Société des Arts, Sciences et Lettres organisait en la salle de l'Institut Canadien, une belle manifestation dont le plat de résistance fut une conférence sur ce génie de la musique, par M. Robert Talbot, professeur à l'École de Musique de l'Université Laval et directeur de la Symphonie de Québec. L'artiste au programme musical de la soirée fut Mlle Marineau, élève de M. Henri Gagnon, qui a exécuté au piano "Clair de Lune" et, en rappel, "L'Adieu au piano", deux pièces du Maître dont on célébrait le souvenir. M. Raoul Dionne présidait cette belle soirée.

Le 9 avril avait lieu au Château Richer la partie de sucre traditionnelle de notre Société. Il faut dire que le pique-nique n'obtint pas un succès considérable du moins quant au nombre de ceux qui y participèrent. A cause de cela le voyage ne fut pas couronné du succès des années précédentes. N'importe, la tradition fut maintenue.

En la salle de l'Institut Canadien, le 20 avril, autre conférence publique de notre société. Le conférencier est M. Léon Van Aken, délégué du Comité Central Industriel de Belgique au Canada, qui a fait une instructive causerie avec projections lumineuses, sur les métiers et les industries d'art en Belgique. Le conférencier a été présenté par M. J.-Eug. Corriveau, deuxième vice-président de la Société.

Le 23 mai, la Société des Arts, Sciences et Lettres prend une part très active à une manifestation inoubliable qui eut lieu au Restaurant Kerhulu et organisée en l'honneur d'Octave Crémazie dont on célèbre, cette année, le centenaire de naissance, conjointement par la Société des Arts, Sciences et Lettres, par la section française de l'Association des Auteurs Canadiens et par la Société des Poètes de Québec. On exécute à cette occasion un intéressant programme d'allocutions de circonstances, de chants canadiens et de musique. M. Damase Potvin, qui représente en cette circonstance la Société des Arts, Sciences et Lettres, donne lecture d'un travail sur "Crémazie exilé". La soirée est présidée par M. Alphonse Desilets.

Enfin, le 26 octobre dernier, notre société était spécialement convoquée à un grand banquet offert, au Château Frontenac, à l'un de ses anciens présidents, le Dr P.-H. Bédard à l'occasion de la remise officielle que devait lui faire le consul de France de la décoration de Chevalier de la Légion d'honneur. Notre société fut largement représentée en cette circonstance.

Voilà, M. le Président, le résumé de nos archives pour l'année qui vient de se terminer. Il manque peut-être à nos actes le côté quantitatif, il y a assurément, comme compensation consolante, le côté qualitatif. Comme l'on dit couramment, ce sont là des choses qui comptent, qui montrent que nous existons, et qui font voir, pour employer une expression populaire, que nous sommes un peu là, c'est-à-dire que nous sommes de toutes les manifestations où il s'agit de l'exaltation des choses de chez nous, comme le veulent notre programme et notre raison d'être.

Plusieurs de nos membres ont peut-être eu à regretter, au cours de cette année, que nos séances d'études du samedi aient été plutôt clairsemées. C'est une remarque que tous les autres approuveront peut-être, en tout cas qu'approuvent les membres fondateurs de notre société. Ces petites séances d'études intimes où l'un des nôtres, dans l'intimité, vient nous donner une causerie sur un sujet de sa compétence, constitue le meilleur moyen, croyons-nous, de nous rassembler et de nous intéresser les uns les autres. Il faudrait, M. le Président, y revenir. Quoi qu'il en soit, il semble que ce soit là

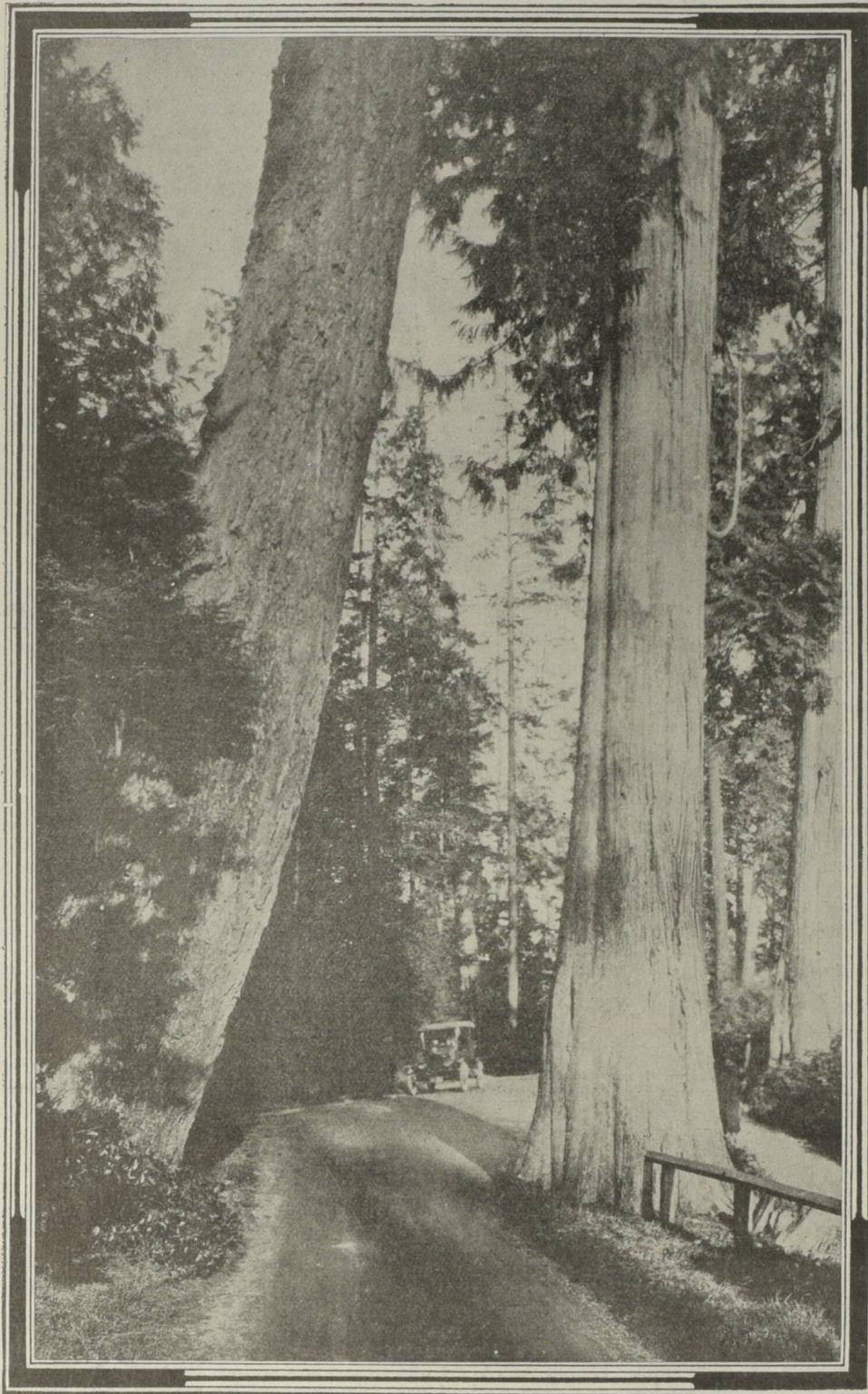
l'opinion de tous nos membres. Nous devrions avoir une de ces causeries spéciales du samedi sinon tous les huit jours, du moins tous les quinze, mais à condition, du moins, que ceux qui ont fait cette suggestion, que je rapporte fidèlement et exactement, y assistent. Hélas ! il faut aussi le rapporter non moins fidèlement, ce sont ceux-là qui s'y rendent le moins, qui ont été les plus ardents à la suggestion.

M. le Président, que devrais-je ajouter au bilan de nos activités de l'année? . . . Ah ! j'oubliais : le *Terroir* ! Le *Terroir* continue d'être l'organe de notre société encore que parfois du moins dans les délibérations de notre conseil d'administration, il semble plutôt étranger, à cause de certaines divergences entre l'administration et nous. On n'a pas encore pu définir le lien qui existe entre l'administration du *Terroir* et sa direction ou, plus spécialement, sa rédaction qui appartient à la Société des Arts, Sciences et Lettres. En ma qualité de secrétaire-archiviste et de membre fondateur de la Société, de fondateur du *Terroir*, de par une résolution passée en 1918, je ne voudrais pas m'immiscer dans la querelle, plutôt apparente que réelle, mais tout ce que je souhaiterais c'est que le *Terroir*, notre organe, demeure longtemps aussi intéressant, aussi bien rédigé, aussi bien administré qu'il est en ce moment. La revue nous fait honneur. Elle est non pas une des plus belles mais la plus belle du district de Québec. Il faut chaleureusement féliciter M. Georges Morisset, son directeur actuel, qui sait y mettre de la vie, du cœur, de l'âme, du dévouement et de l'initiative, un travail énorme dans la disposition des articles qui lui sont fournis et des illustrations qu'il sait se procurer à peu de frais ici et là. Nous croyons savoir que le *Terroir* va prendre d'ici quelques semaines une grande expansion et notre société devra s'en réjouir.

Que devrais-je ajouter, M. le Président ? Rien, je crois. Aussi, n'ai-je plus qu'à vous soumettre ainsi qu'à l'assemblée générale, ce rapport, hélas ! bien imparfaitement rédigé.

Damase POTVIN,

Secrétaire-archiviste



PAYSAGE DU TERROIR.— La route Malahat sur l'île Vancouver. Cette route, qui relie entre eux les principaux centres de la partie méridionale de l'île Vancouver, cotoie des rivages pittoresques et serpente à travers des forêts d'arbres géants.

(Cliché du Pacifique Canadien.)

AVIS.— *Lui*.— On dit que les yeux sont les fenêtres du cœur, alors, quand je vous regarde dans les yeux . . .

*Elle*.— Vous y verrez un avis.

*Lui*.— Lequel ?

*Elle*.— Pas d'admission sans affaires.

ÉPOPÉE !— Poème inédit, ou à peu près, de M. Paul Maurice. L'épopée humaine.

Poème épique.

L'homme respire . . . aspire.

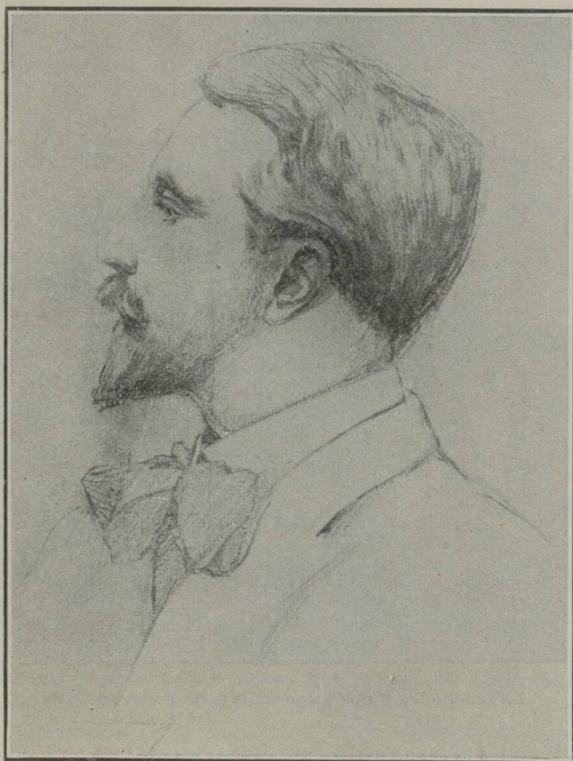
Soupire . . . puis expire.

A LA GARE.— *Agent de police*.— (Éveillant un dormeur allongé sur un banc de la gare).— Monsieur, vous ne pouvez pas dormir ici.

*Le dormeur*.— Je le vois bien, surtout si les trains continuent à fonctionner ainsi toute la nuit.

LA VIE RURALE DANS L'ART CANADIEN-FRANÇAIS

## SUZOR-COTÉ



Aurèle-de-Foye Suzor Coté, d'après un dessin au crayon de Arthur Lemay.

Aurèle-de-Foye Suzor Coté, A.R.C., qu'une maladie cruelle rive actuellement dans une chambre d'hôpital, maladie qui inquiète les amateurs d'art et amoureux du beau, a déjà à son crédit, bien qu'à peine à l'âge mûr, une œuvre considérable où s'attestent les qualités les plus hautes.

Suzor Coté est né à Arthabaska, petite ville des Cantons de l'Est qui fait son originale en donnant à la race des hommes de marque.

L'enfant avait en lui une sorte d'instinct plastique, un don de saisir les formes, et un besoin de s'en donner la vision, aussi dès le bas âge crayonnait-il sur tous les bouts de papier qu'il trouvait ; plus tard, jeune écolier, il barbouillait ses cahiers et ses livres de dessins représentant des figures d'hommes ou d'animaux.

La famille était nombreuse et de condition modeste. Il fallut donc que le jeune Coté, à l'instar de presque tous les autres artistes canadiens, gagnât ses études au prix du travail.

Il vint à Montréal, et s'embaucha dans une maison de décoration où, pour la première fois, il put mélanger des couleurs sur une palette. Au service de cette maison, il réalisa des économies auxquelles vinrent s'en ajouter d'autres réalisées à la décoration de petites églises de la province.

En possession d'une petite fortune de quelques cents dollars, notre jeune homme, qui n'avait pas encore vingt ans, s'en fut vers la maison paternelle annoncer à son vieux père son intention d'aller quérir à Paris les connaissances artistiques que le Canada à ce moment ne pouvait lui donner.

Une telle décision étant une contravention flagrante aux habitudes paisibles de la famille. Le brave papa manda les frères du jeune artiste en conseil de famille où la décision fut trouvée trop aventureuse, mais le hasard voulut qu'à ce moment un ami revint enthousiasmé de Paris et ses beautés, puis conseilla au père de laisser aller l'enfant.

À Paris, le jeune artiste ne tarda pas à attirer l'attention. Lors de l'exposition internationale en 1900, il remporta, pour sa première participation à un salon, un brillant succès confirmé par une médaille de bronze ; l'année suivante, une mention honorable lui était décernée au salon de Paris.

Coté demeura plus de dix ans dans la Ville Lumière. La vie de Paris lui donna ce qui lui avait manqué : la vie intense de l'esprit,

les trésors d'art du passé et du présent. Il se livra avec ivresse à cette agitation féconde, mais, au milieu des multitudes de théories, du tumulte des idées, notre jeune artiste ne perdit point la tête, il se donna ni dans le suranné ni dans le modernisme exagéré. Il ne dédaigna certes pas les leçons des maîtres anciens ou modernes, mais, il refusa de les suivre ; il ne voulut sacrifier ni sa vision ni sa personnalité, il voulut être lui-même. Il croit, et avec raison, qu'une œuvre d'art pour être belle, doit être originale, qu'elle doit refléter le génie de celui qui l'a créée.

Il a assez entendu les autres, il veut s'écouter lui-même, il revient au pays se recueillir.

Dès son retour au sol natal, il peignit pour les gouvernements d'Ottawa et de Québec des toiles décoratives, d'inspiration rustique, d'où émane le sentiment le plus profondément canadien.

À la vue de ces peintures et des études rapportées d'Europe, les amateurs reconnurent que le jeune artiste apportait à l'art canadien une force nouvelle, que ses œuvres allaient marquer une étape dans notre histoire de l'art.

Coté est un travailleur, un énergique, un fougueux, un réaliste. Il sait que l'artiste est artisan, et que quel que soit le langage qu'il veuille parler, et les rêves qu'il veuille concrétiser, il faut être maître de la technique, et que plus on vise haut, plus il est nécessaire d'être soutenu par la science. Il apprit donc son métier consciencieusement ; il est devenu ce qu'il faut être d'abord : un artisan.

La première partie de la vie de l'artiste fut entièrement consacrée à la peinture, spécialement à la représentation des paysages du Québec.

Les figures et paysages qu'il avait contemplés enfant s'étaient imprimés en son cerveau, l'avaient suivi. Il voulut les jeter sur la toile ; aussi se mit-il à parcourir forêts et plaines, rivières et montagnes ; il comprit admirablement la beauté de nos plaines ensoleillées, de nos forêts immenses, de nos ciels froids et austères, mais non dépourvus de grandeur. Ce qu'il comprit le mieux, et partant rendit le mieux, c'est, sans conteste " *L'Habitant canadien* ".

On trouve dans ses toiles une maîtrise de technique marquée, un sentiment profond de la nature lié à une intelligente compréhension des effets atmosphériques.

Coté excelle dans presque tous les domaines de l'art plastique. On ne sait quoi préférer de la grâce et la délicatesse de ses pastels, la finesse et la distinction de ses portraits, ou la hardiesse, la spontanéité de ses paysages. Il a mis aussi au service du livre son beau talent plus d'une fois ; signalons entr'autres les illustrations du roman fameux de Louis Hémon : " *Maria Chapdelaine* ", auxquelles une photographie sottement faite n'a su arracher tout le charme.

Il y a quelques années, Coté qui, jusque là, n'avait manié que la palette, qui lui avait donné une grande réputation, l'abandonna brusquement pour l'ébauchoir, à la grande surprise de ses admirateurs.

Pour beaucoup d'artistes, c'eût été le coup de mort, mais pour Coté ce fut une recrudescence de réputation pourtant déjà remarquable.

Lequel des deux Coté devons-nous préférer ? le peintre ou le sculpteur ? Je n'ai pas l'intention de faire une longue et aride analyse des deux arts de Coté. Je m'empresse cependant de dire que, malgré les très grandes qualités du peintre, je préfère le sculpteur.

Il me semble que la pierre, le granit le marbre ou le bronze sont matières qui font mieux valoir que la toile, le tempérament nerveux et vigoureux de l'artiste. D'ailleurs, la sculpture rendant mieux que la peinture le modelé du corps humain, elle a permis à Coté de donner une idée plus juste de sa science particulière du dessin.

Nous sommes heureux de pouvoir publier en ces pages quelques reproductions photographiques des sculptures les plus remarquables de l'artiste. Nous allons nous efforcer de démontrer ce qui en fait la beauté.

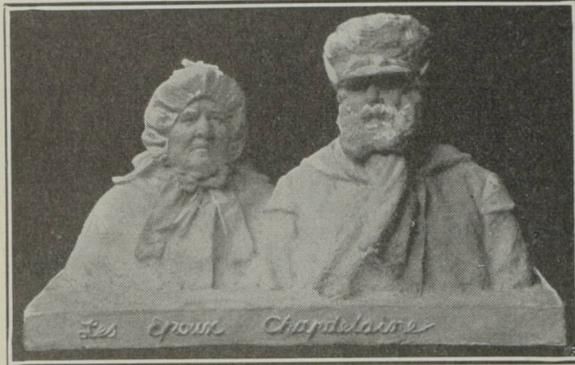
" *Le tirage du bois* " représente un solide gars canadien, bien emmitoufflé, mais qui, cependant, pour ne pas geler, marche, fouet



Le tirage du bois, d'après un bas-relief de Suzor Coté.

en main, près du traîneau lourdement chargé de billots, qu'une bonne bête tire hors de la forêt. Cette scène, d'un sincère réalisme, est fine de sentiment et témoigne d'une observation très grande. La véracité des attitudes, des mouvements, et la puissance du dessin que donne une connaissance approfondie de l'anatomie humaine et animale, en font un véritable bijou de musée.

Que dire des "Epoux Chapdelaine"? De ces deux vieux de la glèbe, croqués sur le vif par une température qui n'a rien de tropical. Remarquez les détails de cette composition; voyez les yeux pétillants, pleins de finesse et de bonté, de cette vieille appuyée sur son vieur, au masque à la fois doux et énergique, et que la vie dure des champs n'a encore pu courber.



Les époux Chapdelaine, d'après un buste de Suzor-Coté.

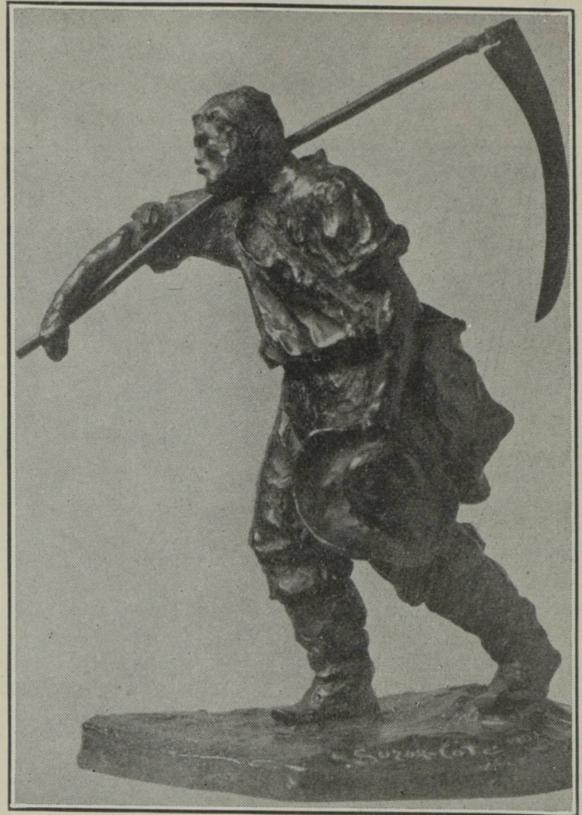
En cette sculpture, l'artiste n'a non seulement exprimé la vie apparente, mais encore le caractère intime de ces deux vieux.

"Le Faucheur" représente un homme fatigué, mais non abattu, qui regagne la maison après une grosse journée. Cette œuvre d'essence et de technique différentes des autres est d'une rare puissance de dessin et d'évocation. Le galbe chaud, énergique, témoigne, il me semble, de la passion fervente dont fut toujours animé l'artiste pour les types aux caractères accentués.

Les trois reproductions que nous donnons en cette page ne sont évidemment pas représentatives de l'art de Côté, elles le sont de la partie qui nous intéresse le plus: la partie rustique.

En outre de nous démontrer la sensibilité pénétrante, la science de la composition, le métier à la fois délicat et énergique, le sens de la mesure qui sont les caractéristiques du beau talent de Côté, ces reproductions nous dévoilent le grand amour de l'artiste pour l'habitant canadien.

Aussi le campagnard, dont Côté fut le si bel interprète, doit-il s'unir à tous les amateurs d'art, et souhaiter que la pénible maladie



Le faucheur, d'après une sculpture de Suzor-Coté.

dont est affligé le grand artiste disparaisse au plus tôt, et qu'il puisse faire encore longtemps la joie des yeux de ses nombreux admirateurs.

Suzor Coté a porté bien haut le nom canadien; l'Europe connaît ce nom et l'a fêté. Un critique anglais disait un jour d'une petite toile de l'artiste, représentant une vieille rue d'Arthabaska: "Bien peu de peintres, dans quelque partie du monde que ce soit, pourraient faire aussi bien". Ce n'était pas peu dire, mais c'était mérité.

ARTHUR LEMAY.



PAYSAGE ET SCÈNE DU  
TERROIR

Ouvrier confectionnant une rue en macadame dans une de nos localités.



# EN MARGE D'UN CONCOURS

par Aimé PLAMONDON

secrétaire de la Section française de l'Association des Auteurs canadiens

Le "Terroir", fidèle au premier article de son programme, qui est l'encouragement aux auteurs de chez nous, ce dont il faut le louer et le féliciter chaleureusement, publie aujourd'hui le récit qui a remporté le troisième prix au concours de littérature enfantine organisé par la Section française de l'Association des Auteurs canadiens. A ce propos, il me semble qu'il n'est pas inopportun d'énoncer quelques-unes des constatations qu'il m'a été donné de faire, ainsi qu'aux juges, en étudiant les manuscrits fort nombreux, tout près d'une centaine, qui nous ont été soumis.

Ces constatations, comme on le prévoit, sont d'une nature variée et couvrent à peu près toute la gamme des sentiments qu'on peut éprouver en littérature, depuis l'extrême satisfaction jusqu'à la plus amère désillusion.

Disons les unes avec fierté et mentionnons, discrètement mais fermement, les autres.

Tout d'abord, le nombre des envois m'a été une source de grand contentement qui s'est encore augmenté du fait que la majorité de ces envois était composée de travaux sérieux et dignes d'être soumis à un jury distingué.

Ensuite, j'ai eu la révélation charmante du fait que nous possédons, au moins en puissance, toute une pléiade d'écrivains féminins à qui il ne manque que l'occasion, l'entraînement et l'encouragement pour produire des choses exquises qui feront l'honneur de notre littérature et contribueront largement à son expansion et à sa gloire.

Il faut avouer que l'occasion était excellente pour nos femmes écrivains de faire valoir leurs talents, vu que le concours portait sur la littérature enfantine et que, seules, les femmes savent vraiment dire aux petits ce qu'il faut pour les intéresser, les instruire et les édifier.

Ceci soit dit sans vouloir aucunement diminuer le mérite des auteurs masculins qui ont apporté au concours des travaux de valeur, dont quelques-uns ont été primés et plusieurs remarqués avec louange par le jury. Enfin, les concurrents ont fait montre, dans leurs œuvres, de la plus heureuse diversité d'inspiration et ont révélé, en même temps qu'une érudition historique considérable, des qualités d'imagination, de sentiment, de finesse et d'esprit qui font excellemment augurer de l'avenir, pour peu qu'ils veuillent travailler avec courage à développer ces dons précieux dont la gerbe ne demande qu'à s'épanouir pour le plus grand profit de nos lettres canadiennes.

J'ai promis de ne pas insister sur le revers de cette brillante médaille et je veux bien tenir ma parole, vu qu'il s'agit ici d'une critique collective et que, dans ce cas, il vaut mieux se montrer optimiste, quitte à signaler amicalement aux auteurs leurs erreurs et leurs défauts particuliers, en même temps que leurs mérites, au fur et à mesure qu'ils soumettront des œuvres au jugement de la critique.

Seulement, je ne saurais m'empêcher de déplorer hautement le dédain ou l'ignorance, peut-être hélas ! les deux,

de plusieurs concurrents, vis-à-vis des prescriptions trois fois sacrées de la grammaire française, quant à ce qui concerne l'orthographe, la syntaxe et les lois élémentaires de la construction des phrases et de la composition. Vraiment, il y a là des négligences inconcevables et incompréhensibles, dans des œuvres qui, par ailleurs, sont loin d'être sans mérite au point de vue de la pensée.

Qu'il me soit permis de rappeler, *mutatis mutandis*, à ceux des nôtres qui se destinent à la carrière des lettres, cette phrase du Psalmiste disant que ceux-là qui construisent leur demeure en dehors des voies du Seigneur, édifient sur le sable de vains châteaux que le premier souffle du vent détruira à jamais, et de leur prédire sans crainte de me tromper, que tout ce qu'ils feront en dehors des préceptes rigides mais salutaires de la grammaire, est un travail perdu, ne servira qu'à leur honte et à leur confusion.

Il vaut mieux ne jamais rien écrire que de publier des choses dont on aura à rougir quelque jour, au point de vue de la forme, bien entendu, puisque c'est sur ce sujet que nous en sommes.

Et c'est pourquoi je dis à nos jeunes écrivains : soyez sévères pour vos premières œuvres, ne les laissez pas s'éloigner de vous pour s'en aller vers le public, avant d'être bien assurés qu'elles ne vous reviendront pas en bien triste état vous reprocher de les avoir envoyées au combat sans armes pour se défendre. Cela vous serait un châtement bien cruel et c'est pour vous l'épargner que je vous mets en garde énergiquement contre vous-mêmes en vous adjurant de travailler ferme, d'étudier sans cesse et de savoir attendre le temps qu'il faut pour descendre dans la mêlée. Si vous suivez ces conseils sincères et désintéressés, vous verrez quelle brillante récompense vous vaudront un jour votre patience et votre persévérance.

Aimé PLAMONDON.

On se rappelle que les prix de ce concours ont été attribués de la façon suivante :

Pas de premier prix.

Deuxième prix, de \$75.00 à la Révérende Sœur Marie de Saint-Anselme, près de Montréal, pour son envoi : " Si tu voulais ! "

Troisième prix de \$50.00 à Mademoiselle Françoise Morin, de Montréal, pour son envoi : " La petite nièce du père Grippesous ".

Quatrième prix, de \$25.00 à Monsieur Eugène Achard, de Montréal, pour son envoi : " Le corsaire de la baie d'Hudson ".

Première mention honorable à Mademoiselle Marie-Rose Turcot, d'Ottawa, pour son envoi : " Le caroussel ".

Deuxième mention honorable à Monsieur Harry Bernard, de S.-Hyacinthe, pour son envoi : " La dame blanche ".

Troisième mention honorable à Mademoiselle Marguerite Tardif, de S.-Césaire-de-Rouville, pour son envoi : " Épisode de la fuite de Papineau ".

Le jury était composé de M. G.-E. Marquis, président ; de M. l'abbé Arthur Lacasse et de Madame A.-P. Benoît. M. le notaire Aimé Plamondon agissait comme secrétaire.

## Ultimes hommages et mausolée Vézina, cimetière Belmont, 1er novembre 1927.

M. L.-J. Dessane, président du comité :

" Joseph Vézina a consacré le meilleur de sa vie, de sa pensée et de son âme à la musique et à l'art, etc'est pourquoi la musique et l'art, les musiciens et les artistes, doivent garder jalousement sa mémoire. . .

" Puissent ses compatriotes garder en vénération sa belle mémoire.

" Ce mausolé et le superbe médaillon qu'on y a apposé seront notre suprême témoignage au grand disparu."

## LA PETITE NIECE DU PERE GRIPPESOUS

par FRANCO (Mademoiselle Françoise Morin)

3ème prix du concours de littérature enfantine, organisé par la Section Française de l'Association des Auteurs Canadiens.

C'était en l'année 19... près d'un coquet village des Laurentides. Là vivait un vieil avare surnommé "Grippe-sous". Vingt ans auparavant, Josaphat Dionne — c'était son véritable nom — habitait Montréal avec sa femme Aglaée Latour, et y exploitait un commerce florissant. Le Ciel ne leur avait pas donné d'enfants, mais il leur avait permis, en revanche, d'amasser une honnête fortune. Les pauvres en savaient quelque chose, car tous deux étaient fort charitables. Ce bonheur de faire des heureux et de vivre heureux cessa subitement à la mort de la charitable femme. Le cœur meurtri, Josaphat Dionne ne put surmonter cette épreuve. Il devint sombre, peu parler et enclin à détester tout le monde. Il en vint même à accuser son prochain et à le tenir responsable de son malheur. C'est alors que, pris de découragement, il se décida à s'éloigner des grands centres et à vivre en ermite dans les Laurentides. Là, il éleva de ses mains une hutte ou plutôt une étable, qui ne se composait que de deux pièces : l'une, pour lui-même et son chien et l'autre, assez grande pour y loger deux bœufs et une vache. Une large échancrure en forme de fenêtre, dans la cloison de séparation, laissait circuler librement la chaleur ou le froid dans ces deux pièces.

Depuis ce moment, Josaphat Dionne, devenu avare, reçut des habitants de l'endroit les surnoms de "Grippe-sous" ou encore de "L'Ermite". Il ne se nourrissait que de lait et de pain qu'il boulangeait lui-même, et des produits de son jardin potager. Son unique préoccupation était de conserver son or, qu'il avait retiré des banques, de le compter sans cesse et de le cacher dans un trou que dissimulait une roche mousseuse. Pendant la saison d'été, son travail quotidien consistait à transporter les bagages des voyageurs. Matin et soir, à l'arrivée du Canadien National, l'on pouvait voir l'unique cocher du village avec ses deux bœufs paisibles attelés à une longue et rustique charette. Pour les citadins qui passaient l'été à cet endroit et surtout pour les enfants, la vue de cet attelage primitif devenait, une véritable récréation. De là naquit la popularité de "L'Ermite", parmi les garçonnets et les fillettes qu'il promenait volontiers.

Il menait ainsi, depuis environ vingt ans cette vie de solitaire, quand il reçut d'un notaire de Montréal une lettre lui annonçant la mort de sa sœur, qui laissait une petite fille déjà orpheline de père. La pauvre mère, en mourant, recommandait sa Jeanneton aux soins de son frère Josaphat. C'était donc chez le père "Grippe-sous" que Jeanneton allait passer sa jeunesse. Malgré sa grande infortune, la petite se consolait un peu à la pensée de vivre chez son oncle qu'elle savait fort riche. Elle habiterait un château... Mille projets roulaient dans sa petite tête. Outre le voyage en chars à vapeur, qu'elle ferait pour la première fois de sa vie, elle ressentait silencieusement une grande joie à la pensée d'être reçue, au quai de la gare, par un bon vieillard qui l'embrasserait tendrement ; elle voyait un cocher en livrée lui indiquer respectueusement la portière du carrosse... enfin, elle vivrait dans un château toujours animé par le va-et-vient de nombreux domestiques. Ces riantes pensées adoucissaient un peu le violent chagrin qu'elle éprouvait d'avoir perdu sa mère chérie. De son côté, le père Grippe-sous n'envisageait pas la situation d'une façon aussi gaie : il lui faudrait nourrir et habiller la petite orpheline...

Au jour indiqué dans la lettre du notaire, Jeanneton, tout émerveillée du trajet qu'elle venait de faire le long des montagnes et des lacs des Laurentides, descendait sur le quai de la petite gare de M... D'un coup d'œil rapide, elle chercha le protecteur désiré. Seul, un vieillard à la mine farouche, le chapeau ramené sur les yeux, la tête rentrée entre les deux épaules, le dos arrondi comme sous un fardeau, se présentait à sa vue. Curieuse et muette, Jeanneton, les mains crispées à son sac de voyage, attendit. Il lui semblait qu'un étai lui serrait la gorge.

— "Est-ce toi, Jeanneton, cria le vieillard, sur un ton dur ?"

Cette voix rude la ramena à la réalité. Pauvre petite ! L'effroi parut sur sa mince figure, devenue subitement toute pâle. Étouffant un cri de surprise, elle répondit : — "Oui mon oncle, me voici."

Jeanneton tremblait de tous ses membres ; ses petits doigts ne purent retenir le sac de voyage, qui tomba à ses pieds.

— "Monte, mais monte donc !" ajouta Grippe-sous, en lui indiquant la misérable charette.

Tous les beaux rêves de l'orpheline s'écroulaient. Cependant, aucune larme ne roula sur ses joues ; elle eut la force de les retenir, mais avec combien de peine ! La rusticité de l'attelage, l'allure lente et comme mécanique des bœufs roux la distrayant un peu, elle reprit courage. La maison au moins serait confortable, pensait-elle... Après une bonne demi-heure de voiture dans des chemins rocheux, l'attelage s'arrêta devant une cabane, à quelques pas de la route. Rompant le silence, Grippe-sous dit :

— "Descends, ma petite, nous voici rendus ; ne pleure pas, tu seras heureuse avec ton oncle. Allons ! tu dois avoir faim. Viens manger avant de te coucher."

Il lui présenta un bol de lait et du pain qu'elle mangea avec appétit. Après quoi, épuisée par le long trajet qu'elle venait de parcourir, Jeanneton s'endormit sur un banc de bois recouvert d'un matelas usé.

Il faisait grand jour quand l'enfant se réveilla. En ouvrant les yeux, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir la tête d'une vache dans l'ouverture de la cloison : c'était Noiraude, que Grippe-sous venait de faire entrer pour la traire. Ses naseaux humides touchaient presque la tête de la fillette. Celle-ci, effrayée par cette apparition inattendue, sauta hors du lit et s'habilla promptement. L'Ermite ne put retenir un franc éclat de rire, à la vue de cette petite scène.

— "Bonjour Jeanneton."

— "Bonjour, mon oncle", répondit une voix argentine.

Les rayons du soleil qui entraient à flots dans la pauvre cabane mirent un peu de gaieté au cœur de Jeanneton. Sa demeure lui parut moins triste. Elle récita pieusement la prière si souvent dite avec sa mère. Grippe-sous, lui-même, était de meilleure humeur ; il commençait à aimer sa nièce : la fillette, en effet, était une charmante petite personne, jolie, gracieuse. De belles boucles blondes encadraient sa minuscule figure éclairée par des yeux bleus pleins de douceur ; elle attirait la sympathie.

— "Il va falloir, dit-il, que tu travailles pour gagner ta nourriture et tes habits. Je me propose de te faire garder les oies de M. Gratton, notre voisin."

L'enfant inclina la tête en signe de consentement.

"Viens !" ajouta Grippe-sous, en s'engageant dans un sentier qui conduisait chez le voisin, propriétaire d'une grosse ferme.

Cette promenade matinale dans la forêt était toute nouvelle pour Jeanneton. Elle trottaient derrière son oncle, envoyant les boucles folles de ses cheveux d'un geste mutin, s'arrêtait ici, courait là, cueillait une pâquerette, voltigeait comme un jeune papillon essayant ses ailes dans un champ de fleurs. Elle était ravie sans savoir pourquoi, respirait avec délices l'air pur et la bonne odeur des champs. Les aboiements des deux chiens du voisin la firent sortir de cet enchantement. Jeanneton saisit la main de son oncle. — "J'ai peur, dit-elle !"

— "Ne crains rien, petite ; prends cette croûte de pain et donne-la leur, tu vas t'en faire de bons amis tout de suite."

Après avoir ramassé le pain, les chiens, adoucis, suivaient joyeusement Jeanneton et lui faisaient mille démonstrations d'amitié. Apercevant M. Gratton de loin, Grippe-sous dit à Jeanneton : — "Voici notre voisin. "Bonjour, M. Gratton" dit Grippe-sous, en portant la main à son chapeau de paille.

— "Bonjour, père Dionne, répondit M. Gratton. Ça va toujours bien ?... Mais d'où vient cette petite ?"

— "C'est ma nièce, et je viens vous demander pour elle un emploi sur votre ferme."

— "C'est bien difficile, dit le père Gratton en se rebroussant tranquillement la barbe du menton, toutes les places sont prises. Dans le temps des foires, vous le savez vous-même, tout le monde cherche du travail... Mais attendez donc un peu. ! Ah ! j'y pense : j'aurai une place de libre, car ma gardeuse d'oies veut me quitter la semaine prochaine." Puis, regardant Jeanneton : — "Cela te plaît-il, mon enfant ?" — "Oui, monsieur." — "Prends bien garde de me perdre des oies ! Tu les garderas avec Pataud et César", dit-il, en indiquant du doigt les deux chiens dont elle s'était fait de bons amis un instant auparavant. — "Ne craignez rien, M. Gratton, Jeanneton sera vigilante, dit Grippe-sous." — "Alors c'est entendu, conclut le père Gratton : sois ici lundi matin. En plus de ta nourriture, je te donnerai dix sous par jour. Est-ce que cela vous va, père Dionne ?"

Grippe-sous se déclarant plus que satisfait, ils se séparèrent : l'avare n'aurait plus qu'à habiller la petite, sans se soucier de sa nourriture. Il reprenait avec Jeanneton le chemin de sa cabane, quand il s'entendit appeler : "Eh ! père Dionne. ! Père Dionne ! Venez par ici !" C'était la voix d'un de ses voisins, M. Châteauvert ; il était accompagné de l'une de ses fillettes, Marie-Reine, appelée plus fréquemment "Reine". Il avait sa résidence à Québec et passait les étés dans ce joli coin des Laurentides, au "Petit Castel", sa propriété.

— "Bonjour, père Dionne, dit M. Châteauvert, en s'approchant. — "Bonjour, monsieur l'avocat. — "Cette charmante enfant est en promenade chez vous ? — "Pardou ! elle n'est pas en promenade ;

lle y est pour toujours ; c'est ma nièce, orpheline de père et de mère. J'en prends soin ; elle s'appelle Jeanneton et elle a dix ans. — "Tiens ! C'est l'âge de Marie-Reine !"

Pendant ce court entretien, les deux fillettes s'examinaient timidement. Sans se le dire, elles se sentaient attirées l'une vers l'autre. L'attitude humble et réservée de Jeanneton, la douceur de son regard implorant protection, le charme de sa petite personne, frappa singulièrement Marie-Reine.

— "Veux-tu, papa chéri, me permettre de jouer avec elle, dit Marie-Reine ? — "Oui, ma chère petite Reine. . . cette enfant semble gentille," murmura M. Châteauvert ! Puis élevant la voix : "Vous permettez, père Dionne ?" — "Certainement, monsieur, je consens, mais d'ici à lundi seulement, car ce jour là elle commence à garder les oies de M. Gratton. Ensuite, elle n'aura que ses dimanches de libres." — "Elle peut venir jouer avec moi dès maintenant, dit Marie-Reine ?" — "Oui, mademoiselle, tout de suite si vous le voulez." — "Embrassez-vous, dit M. Châteauvert, en caressant la tête des deux fillettes."

Jeanneton restait silencieuse. Marie-Reine débordait de joie. S'adressant à Jeanneton, elle lui dit : "Veux-tu m'appeler Reine ?" — "Oui, mademoiselle, je veux bien." — "Non ! Appelle-moi "Reine". Tu es mon amie ; nous jouerons ensemble avec mes frères et sœurs, et je te défends de m'appeler "Mademoiselle". — "Oui Mademoiselle. . . Pardon ! Je voulais dire "Reine". — "Bon ! C'est parfait ! Papa ! Elle m'appelle Reine et me tutoie ! Oh ! que je suis contente ! Enfin, je vais avoir une vraie amie ! — "J'en suis très très heureux, reprit M. Châteauvert, mais il ne faudrait pas retarder davantage M. Dionne. . . Viens, Reine !" — "Pourquoi ne pas amener Jeanneton avec nous aujourd'hui ?" — "Qu'elle y aille si elle le désire, dit Grippesous !"

Les deux fillettes s'engagèrent aussitôt, en courant, dans un petit sentier du bois conduisant au Castel. Elles devançaient de beaucoup M. Châteauvert, lorsqu'un grognement sauvage se fit entendre. C'était un ours, un ours énorme qui venait à leur rencontre. D'un bond léger et rapide, Reine se plottit dans un taillis voisin. Jeanneton, avec un sang-froid admirable, jugea la fuite impossible, et, se rappelant une lecture sur la bêtise de l'ours, se coucha face contre terre et fit la morte. Sa main tenait fortement serrée une petite médaille qu'une chaînette retenait à son cou. C'était un souvenir de sa mère. L'animal s'approcha de la fillette, l'examina attentivement, renifla puissamment. . . Allait-il la dévorer. . . ? Si Jeanneton remuait, même insensiblement, c'était la mort certaine. La petite médaille pieusement conservée lui porta bonheur. En effet, l'animal stupide, croyant avoir un cadavre entre ses pattes, quitta le petit sentier avec un sourd grognement et s'enfonça dans la forêt profonde. Marie-Reine, de son taillis, avait suivi avec anxiété cette scène émouvante. Elle appela son père, qui n'était plus qu'à quelques pas de l'endroit où Jeanneton gisait inanimée. Quand l'enfant reprit connaissance, elle reposait sur un divan, dans l'une des chambres de la villa de M. Châteauvert. Marie-Reine, assise à ses pieds, la couvrait de baisers et lui racontait la fin de la malheureuse aventure.

De leur côté, M. et Madame Châteauvert remerciaient avec effusion la généreuse fillette qui, par sa présence d'esprit, avait sauvé la vie de leur enfant bien-aimée. Ils délèguèrent vers Grippesous un domestique chargé de le prévenir que sa nièce, trop fatiguée, coucherait au castel. Jeanneton souriait maintenant. Elle était complètement remise. Alors, Marie-Reine lui demanda tout bas : "Veux-tu me dire, à moi toute seule, ce qu'a bien pu te dire l'ours, qui semblait te parler ?" — "Oui, je le veux bien, mais à condition que tu en gardes le secret, dit-elle, réprimant un sourire. Voici ce qu'il m'a dit : "Pourquoi deux fillettes se promènent-elles ainsi toutes seules dans les bois sans être accompagnées ? . . . Je croyais avoir vu deux fillettes marchant ensemble dans ce sentier ! . . . Où donc est ton amie. . . ? T'aurait-elle abandonnée au moment du danger ?" . . . Le reste de son discours, je ne l'ai pas entendu."

Reine rougit, en baissant la tête. Elle s'était attiré une petite leçon. Le discours de l'ours ne l'intéressait plus du tout. — "Viens jouer, en attendant le goûter" dit-elle. Jeanneton, à la vue de la chambre de jeux, ne put retenir un cri de surprise. Là, ô merveille ! vingt-cinq poupées habillées à la façon de vingt-cinq pays différents, étaient assises ou couchées dans des lits ou hamacs moelleux. Les couleurs multicolores de leurs toilettes produisaient un effet saisissant. Tout semblait disposé comme par la main d'une fée habile. Il y avait là : canadienne, bretonne, japonaise, espagnole, etc., etc., et combien de mignons petits châteaux, tous différents les uns

des autres, enjolivaient cette salle de jeux ! Elles s'amuserent ferme jusqu'à l'heure du goûter, qui amena Madame Châteauvert dans la salle. — "Venez, mes chères fillettes", dit-elle, avec son sourire habituel. Le repas fut joyeux et l'entrain régna jusqu'à l'heure du coucher. La pensée de se revoir le lendemain les fit aller au lit joyeusement.

Jeanneton ne pouvait prévoir ce que lui apporterait ce lendemain. En effet, à l'heure du déjeuner, Madame Châteauvert remit à son mari un billet du curé. Ce billet lui annonçait la mort presque subite de "l'Ermite", et les convoquait au presbytère, avec Jeanneton. — "Ma chère Jeanneton, dit M. Châteauvert, en caressant lentement les boucles de l'enfant, M. le curé désire nous voir avec vous. Nous partons à l'instant. Venez !"

L'orpheline les suivit, la tête basse ; elle avait le pressentiment d'un malheur ! Grande fut sa surprise quand l'homme de Dieu lui apprit, avec beaucoup de précaution, la mort de son oncle, son seul protecteur. Fondant en larmes, elle cacha sa figure dans ses deux petites mains. Non pas qu'elle fût très attachée à son oncle, qu'elle connaissait à peine, mais elle comprenait qu'elle était de nouveau seule au monde, sans protection.

— "Maman chérie ! Ne m'abandonne pas ! C'est ta Jeanneton qui t'en supplie ! Maman ! Maman !" Telles étaient les supplications, entrecoupées de sanglots, de la pauvre petite.

Quel est l'être humain qui aurait pu retenir ses larmes à la vue d'une semblable détresse ? — "Ne pleure pas, dit M. Châteauvert, en contenant avec peine son émotion. C'est moi qui serai maintenant ton papa. Regarde moi, mignonne, regarde ton nouveau papa ; tu resteras avec moi toujours, toujours ! Puis l'enlevant dans ses bras, il l'embrasse avec effusion.

— "Bravo ! M. Châteauvert, dit le curé. Mais alors vous l'adoptez comme votre enfant ?" — "Oui, M. le curé ; je l'adopte comme mon enfant, et elle fera ses études avec Marie-Reine, au pensionnat Bellevue, chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Québec.

— "Allons à la recherche des biens du père Dionne, dit le curé. Il laisse sa grande fortune à la petite Jeanneton, m'a-t-il dit, avant sa confession. Les dernières paroles que j'ai pu recueillir de lui furent celles-ci : argent ! . . . or ! . . . maison ! . . . roche ! . . . Je vous invite, monsieur Châteauvert, à m'aider dans cette recherche. Allons !"

Tous deux examinèrent avec soin l'intérieur de la misérable hutte, sans rien découvrir. D'un œil distrait, Jeanneton observait leur travail sans se douter de l'importance que la découverte de vaît avoir pour elle. — "Je ne trouve absolument rien, dit le curé ! — "Ni moi non plus, répartit M. Châteauvert. Au fait, y a-t-il réellement quelque chose à découvrir. . . ? — "Beaucoup ! . . . C'est ce que m'a dit le père Dionne. Il y aurait, si j'ai bien compris, cinquante mille dollars. — "Alors, allons examiner au dehors ! Il doit exister une cachette souterraine ! — "Papa ! s'écria timidement Jeanneton, cherchez-vous ce que mon oncle semblait cacher dans la terre ? . . . Tiens ! c'est ici." Son petit doigt désignait la pierre mousseuse que son oncle avait remuée devant elle.

Elle allait continuer à fournir des renseignements, mais le curé avait déjà soulevé la pierre et retiré de la cachette le sac d'or. — "Voici, petite ! dit le curé, la figure toute réjouie ; tout ceci est à toi. Dieu veuille que tu en fasses un bon usage !" L'enfant regardant timidement le curé : "Prenez ce qu'il faut, dit-elle, pour dire des messes pour mon oncle et ma maman chérie ! Ce qui reste, remettez-le à mon papa. Je le lui donne. — "Non, dit M. Châteauvert, cet argent ne m'appartient pas. Je vais te le conserver. Plus tard ! . . . Oui, plus tard, quand tu seras une grande fille, cet argent aura doublé, et . . .

— "Et alors, interrompit Jeanneton, est-ce que je pourrai réunir dans une grande et belle maison toutes les orphelines que M. le curé me désignera. . . ?

— "Oui mon enfant ! Mais allons d'abord prévenir le père Gratton que tu ne garderas pas ses oies.

— "Dieu te bénisse ! dit le Curé, en s'éloignant.

\*  
\*\*

Quinze ans plus tard, Jeanneton, devenu "Sœur Dionne", réalisait le rêve de son enfance et fondait avec Marie-Reine dans ce coin des Laurentides, un Jardin de l'Enfance pour les petites orphelines.

## Ultimes hommages et mausolée Vézina, cimetièr Belmont, 1er novembre 1927.

Le maire-suppléant de Québec, M. Godbout, échevin.

"Au nom du maire et de mes collègues du conseil de ville, je viens respectueusement déposer sur la tombe du regretté musicien, M. Joseph Vézina, d'illustre mémoire, le témoignage d'admiration unanime de ses concitoyens."

## EN MARGE DE LA BAGARRE

ARRAS ET L'ARTOIS DU TREIZIÈME SIÈCLE

Il me plaît infiniment d'évoquer, dans Arras, ce treizième siècle enchanteur à tant de points de vue, bien que les actes de cruautés et de superstitions n'y soient pas rares. Mais c'est le siècle de la poésie et de la fantaisie ; c'est le siècle de l'art méditerranéen léger, qui monte vers le Nord, avec le retour des Croisés, et instaure la littérature naïve que va développer le Moyen-Age. C'est aussi le siècle de la satire amusante et gaie.

Secoué par la vague des invasions venues de partout, l'Artois est une province mitoyenne en voie de devenir, par la force des choses, le trait-d'union de la France et la Flandre, après avoir été la pomme de discorde placée entre les deux. Ayant absorbé les éléments de deux races énergiques, elle a fini par incarner le meilleur du génie et du caractère français, fait de clarté, de vaillance et d'esprit.

Si les communes flamandes ont lutté avec Philippe-Auguste, c'est que l'idée française a fait du chemin en dépit des Comtes de Flandres, dont les trois derniers sont des Allemands, et c'est chez les Artésiens, le résultat d'un choix, leur témoignage que la civilisation française l'emporte sur la germanique.

Cette civilisation naissante apporte alors, après Bouvines, dans la cité des drapiers et des teinturiers, une forme d'art ou d'esprit inconnu jusque-là : le peuple, ou plutôt quelques enfants du peuple, vont monter sur les planches, et donner au public, en plein air, des représentations comiques, burlesques, qui sont comme des revues de fins d'années, mais qui ont une couleur locale savoureuse, et qu'on nomme " *Les jeux de la feuillée* ".

Les premiers trouvères qui instituèrent ces représentations joyeuses, furent Jean Bodel, Gautier d'Arras, et Adam de la Halle. Celui-ci est le plus fameux.

Connu sous le nom de " Bossu d'Arras ", Adam de la Halle naquit en cette ville quelques années après la bataille de Bouvines (1214). Il fut directement mêlé aux troubles qui agitérent les villes du Nord, au milieu du treizième siècle, et dut se réfugier à Douai. Plus tard, compagnon de Robert d'Artois à Naples, il composa, en cet endroit, son " Jeu de Robin et de Marion, " qui est le plus ancien opéra comique connu. Ses chansons et ses satires politiques sont très précieuses au point de vue historiques. " Dans ces remuantes communes picardes, où les têtes sont chaudes, dit M. Gustave Lanson, rien ne passionne plus les poètes du terroir que les affaires locales, la vie de la cité, du quartier, du foyer ; ils nous parlent d'eux, de leurs femmes, de leurs compères, raillant, invectivant, aimant, regrettant, selon l'événement qui les inspire, ou selon le vent qui souffle ". Ainsi avertis, ajoute M. André de Poncheville, nous allons, par la pensée, assister à la représentation du *Jeu de la feuillée*, vers l'an 1255, sous le règne de Robert II, Comte d'Artois.

" Nous y verrons passer, goguenarder, rire et se gausser, railler, raillés, les bourgeois d'Arras, avides d'argent, mais laborieux : compagnons du Puy d'Arras avec les trouvères, artistes eux-mêmes autant qu'artisans, orfèvres, fabricants de vitraux et de draps bien ouvrés, mais chansonniers dont nous avons encore les noms et professions, gais compères qui se nommaient Collard le Bouteillier, Jean le Charpentier, Jean le Teinturier, Collard le Changeur, Gilles le Vinier, Boudescot le Marchand. Dans l'Île-de-France, on danse autour d'un arbre de mai ; dans l'Artois, on joue un jeu sous la feuillée. C'est ce que nous nommerions maintenant un théâtre de verdure."

" Adam-de-la-Halle, le bossu d'Arras, paraît en scène, portant la cape des écoliers parisiens, et s'adressant au public dès les premiers vers :

" Seigneur, savez pourquoi j'ai mon habit changé."

" Il explique qu'après avoir pris femme, il va la quitter pour aller étudier à Paris, et il raconte comment l'amour l'entreprend :

" Amour me prit à ce point là  
 " Où l'amant se fait mal deux fois,  
 " S'il se veut contre lui défendre,  
 " Car fut pris un premier bouillon,  
 " Tout droit en la verte saison,  
 " Et en l'ardeur de la jeunesse,  
 " Où la chose a plus grand sa veur.  
 " Été faisait bel et serein,  
 " Doux et vert, et clair et joli,  
 " Délectable en chant d'oïssillons ;  
 " En haut bois, près et fontaine,  
 " Courant sur un brillant gravier,  
 " Là donc me vint la vision,  
 " De celle que j'ai pris pour femme  
 " Qui maintenant me semble pâle,  
 " Alors était blanche et vermeille,  
 " Riante, amoureuse, élancée.

" Mais il n'y avait pas que des couplets amoureux dans ce que nous nommerions une revue de fin d'année, et qui en est bien en effet, et des plus caustiques aussi : les puissances du jour y sont marquées des traits de la satire ; Crespin, aussi riche qu'avare, qui prête de l'argent au comte d'Artois ; cet autre non moins riche et non moins ladre : Ermenfroi de Paris. L'auteur les nomme tels qu'ils sont, pratiquant avec Boileau la plus rude franchise. Ils ont existé en chair et en os, ces trois amateurs de bonne chère, Adam Lantier, Jean d'Autruik et Guillaume Wagons, malades tous trois :

" PAR TROP REMPLIR LEUR PANSE "

" La satire continue sur Jacquemont Louchard, dit Barbe Dorée et sur Robert Sommeillons, et sur la Dame Douce, forte en gueule en dépit de son nom. Bien d'autres y sont malmenés, puis après cette scène des Halles, un moine survient qui promène dans l'Artois les reliques d'un saint de l'abbaye de Valenciennes, Saint Acaire, guérisseur de la folie. Nouvelles, drôleries, mais insensible ment, comme dans Shakespeare, une atmosphère mystérieuse leur succède et s'insinue, les fées enfin sont annoncées par des cloches qui sonnent invisiblement dans les airs. Elles sont trois, Morgue, Arsile et Maglore, venues pour festoyer avec l'auteur et son ami. Mais Maglore jette sur tous deux des sorts mauvais :

" Je veux que Rikier soit pelé,  
 " Et n'ait nul cheveu devant,  
 " Et l'autre qui va se vantant  
 " D'aller à l'école à Paris,  
 " Jé veux qu'il soit atruandi,  
 " En la compagnie d'Arras  
 " Et qu'il s'oublie entre les bras  
 " De sa femme qui est douce et tendre  
 " Et qu'il perde tout le goût d'apprendre !

" Pauvre trouvère qui semble avoir pressenti une destinée inférieure à son génie... Villon viendra aussi, qui dira avec je ne sais quel retour vers sa jeunesse perdue en folles amours :

" Corps féminin qui tant est tendre,  
 " Poli, souef, si précieux..."

" La nuit s'écoule cependant et Morgue rappelle aux fées, ses suivantes, que les dames d'Arras les attendent en dehors des murs de la ville, sur le pré verdoyant qui sert de promenade :

" Ne faisons plus ici séjour  
 " Car nous devons être en jour  
 " En nul lieu où passe un homme !

" Ainsi finit ce spectacle, mêlé de rêverie et de satire, et qui fait penser à Aristophane et à Shakespeare. Mais cette réminiscence de côté, nous y trouvons aussi l'expression même de la réalité, un clair miroir de la vie à Arras dans le milieu du treizième siècle.

" Avec une intensité de vie égale à celle que nous rend François Villon, " le poète nous a montré ses compères tels qu'ils furent ; et sans les flatter davantage, les commères de la rue de la Garance qui des ongles s'aident, outre qu'elles savent jouer de la langue, " jeunes ou vieilles. Margot-As-Pumêtes, Adèles-au-Dragon, même la Maroie, que maître Adam a aimée et épousée, et dont il ne nous cache pas les défauts. Il nous a parlé de la vie d'Arras, des tournois, de la rue d'Enganerie, qui est le pays des filous, du Pré qui est hors de la ville. On y voit venir s'ébattre les bourgeois, leurs femmes et leurs filles. Sages celles-ci, et prudes et délurées les commères ; et eux, les compères, tirant de l'arc. Nous les connaissons maintenant, Arras n'est plus pour nous un décorinimé "

Telle était la capitale de l'Artois.

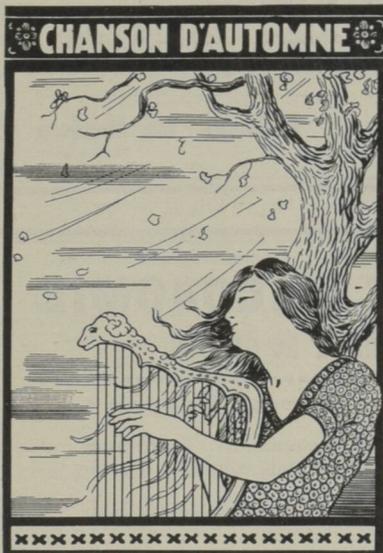
On y buvait sous le contrôle des échevins, fameuse Commission des Liqueurs, le vin d'Auxerre à pleins bords. Sans doute, Arras, située aux confins de la Flandre, comptait de puissants brasseurs de bière, comme la Gand des Arteveld. Mais nous l'avons vu devenir entrepôt de vins, et le détail a son importance pour établir à quel point, de mœurs autant que de langue, elle était française. De toute la France, du Bordelais, de la Bourgogne surtout, par toutes les routes connues, se sont acheminés vers elle les tonneaux qui s'étagent dans les doubles ou triples caves profondes. Arras boit plus de vin que de bière : ville française, par conséquent, et française également par son langage picard, l'un des plus authentiques dialectes de la langue de Rabelais et de La Fontaine "

(A suivre)

J.-Auguste GALIBOIS.

## FANTASIE SUR L'AUTOMNE QUEBECOIS

PAR GEORGES BOULANGER



A toutes saisons, la vie sous ses diverses faces, apporte à l'homme, presque toujours déçu, ses joies et ses espérances, ses peines et ses désespoirs. Elle les déverse sur lui, sans se soucier du peu de forces qu'il peut avoir pour les supporter. Elle se rit ensuite des surprises qu'elle a causées et se prépare à surcharger de nouveau celui sur qui elle s'acharne. Il y a des gens qui ont trop de bonheur, d'autres sont trop souvent victimes de la souffrance, mais pour ceux-ci comme pour ceux-là, une ombre s'étend sur leur existence

quand vient l'automne.

Les saisons orientent toutes les activités de la vie, elles influencent les décisions de l'homme, elles fixent même sa destinée. Pour les heureux, l'hiver a des distractions nouvelles ; les jeunes gens se livrent avec enthousiasme aux jeux sportifs particulièrement vifs et excitants, les vieillards fument tranquillement au coin du foyer en peuplant leur imagination de mille souvenirs vagues et encore moins précis que des rêves ; et, les pauvres, ceux qui luttent pour le pain et qui meurent plus vite que les autres, ceux qui pratiquent abondamment la religion, qui prient et qui espèrent, ceux-là grelottent timidement au milieu du nombre. Le printemps a son réveil et ses bourgeons ; on sent monter en nous la sève nouvelle, mystérieuse et agissante, qui nous pénètre, nous transporte et nous élève vers l'idéal ; il est égal pour tous les hommes et c'est la seule saison au cours de laquelle la création s'unit dans un vaste faisceau pour reprendre son effort et remonter vers le centre de son déploiement. L'été, plein de chansons d'amour, le tendre et doux été qui se lève du fond des bois et des champs, qui passe dans nos veines comme un courant irrésistible, qui met des ailes à notre âme tout comme aux petits oiseaux ; l'été, saison des baisers le soir aux heures langoureuses, saison des courses folles sur le ruban gris des routes, saison des épanchements et des abandons, l'été, c'est le bonheur !

Mais l'automne ! O saison destructive ! Pourquoi viens-tu sur nous verser la désillusion, effacer lentement le mirage de notre imagination éperdue au milieu des splendeurs ? Tu brises le jour, tu éteins les étoiles, tu meurtris les cœurs et tu fauches les rêves. Devant les Laurentides, couronnées d'un reste de verdure, devant les feuillages jaunissant sur le sol, que l'homme regarde et écrase en marchant comme pour les faire mourir davantage, devant les derniers beaux jours et le deuil de la nature, l'être devient douloureux et entonne sa chanson attristée.

C'est l'automne dans le sentier qui a perdu ses oiseaux, mais qui a conservé leurs nids déserts, humbles ruines, témoignages des plus douces romances de la vie des bêtes. Plus de chant sur la branche et plus de concert dans les bosquets d'érables. Les petits chanteurs plumés ont formé

leurs colonnes pour aller vivre heureux, sous un climat plus doux, fuyant ainsi les frimas qui font frissonner la nature. Notre âme ne pourra plus s'apaiser à écouter leur musique tout le long du jour.

C'est l'automne dans les bois qui ont perdu leur verte chevelure. Les arbres dressent maintenant un squelette chauve secoué par l'aquilon. Tout le décor si merveilleux des paysages maintes fois admirés a été défait par une main invisible et rageuse. A peine, si par endroit, une tache couleur d'espoir, vient rappeler les fraîcheurs de l'été ; et l'homme en fera peut-être disparaître une dernière quand il y pénétrera, par bandes, avec un grand nombre de ses semblables, pour y bûcher le sapin, l'épinette et la pruche et alimenter la merveille de l'imprimerie. Les forêts meurent moins vite sous un habit vert que sous un habit doré.

C'est l'automne dans les villes et dans les rues où les toilettes lourdes n'attendent pas que les êtres cessent de passer aux rayons du soleil pour les couvrir et leur conserver une chaleur nécessaire. La violence du vent soulève les jupes provocantes et les jambes des jouvencelles commencent à geler à travers les tissus de soie transparente.

C'est l'automne dans les yeux qui n'ont pas encore pleuré et qui n'ont vu la vie qu'avec des nuages roses ; dans les yeux plus voilés qui regardent à travers les larmes et qui, plus expérimentés que d'autres, savent apprécier davantage les rayons de rare soleil ; dans les yeux des vieillards qui se consolent de la terre en se formant une idée extrême du ciel. Ce sont véritablement les yeux qui sont les premiers à souffrir de la saison où se fait la destruction des plus beaux spectacles offerts à la vue. L'homme les ouvre tout grands à l'été, mais il en baisse timidement les paupières à l'automne.

C'est l'automne dans les cœurs malheureux, aux illusions compliquées ; dans les cœurs qui aiment et qui n'atteignent pas l'objet de leur amour ; dans les cœurs charitables qui sont attristés par les souffrances d'autrui ; dans les cœurs chargés d'épreuves où cependant l'espérance est une reine sur un trône immortel.

C'est l'automne aussi chez vous, tous ceux qui s'imposent tant de sacrifices pour vous faire de la gaieté. Vous voyez venir, en rangs serrés, les longs jours d'hiver où vous serez prisonniers de la neige, éloignés de vos plus chères compagnies. Les heures seront imprégnées de mélancolie et la chaleur artificielle vous semblera insupportable. Vous aurez toujours le souvenir des salons incomparables situés au milieu de la verdure et de la lumière.

C'est l'automne à l'horizon par où la nature expire. Les visiteurs se font rares, la vie diminue, les jours s'assombrissent, les lacs frissonnent, les couchers de soleil ne soulèvent plus l'enthousiasme. En préparant sa lutte avec l'hiver rigoureux, l'homme verse une pensée triste à la terre. A travers les bois éclaircis, ils s'imaginent la voir assise sur les colonnes du temps, et d'une année à l'autre exprimer sa chanson d'automne en s'accompagnant d'une harpe invisible, pendant que les feuilles tombent sur le sol. Il la regarde songeur et voudrait encore goûter à la coupe de l'été, remplie du nectar mystique de l'ivresse des beaux jours. Il voudrait revenir à cet endroit marqué revoir la nature et le soleil dans leur magnificence. C'est après une déception semblable qu'il comprend que les fleurs sont mortes de n'avoir plus d'amour, et que le soleil pâlit de n'être plus admiré.

L'automne ressemble à la fatalité. Du bout de ses longues ailes il lance des rayons de mort dont il faut s'éloigner. Mais, c'est un fugitif comme les autres, il passera sans trop nous

affecter si l'on a la sagesse de mettre en nos cœurs l'amour d'un peu d'ennui et d'un peu de tranquillité. Replié sur lui-même, l'homme peut défier les saisons, s'affranchir de leur influence, supporter leurs épreuves et envisager la vie, sous ses diverses faces, avec l'espoir de retourner au bonheur perdu, même lorsqu'une ombre s'étend sur son existence à l'arrivée de la prestigieuse saison automnale.

### PARMI LE VENT

*Novembre allait sonner ; au large de la plaine,  
Les aquilons semblaient réunir leur haleine ;  
Assise dans leur sein, assise dans le soir  
Que leur souffle faisait et plus vaste et plus noir,  
Haletante, baisant leur grande aile bohème,  
Je leur fis cet aveu suprême :*

*“ O vents d'automne qui gonflez vos crescendos  
Et remplissez l'éther de vos sombres échos,  
Orages de clameurs, ô bouches du Silence,  
O verbe du néant qui brave sa vengeance  
Sur l'Absolu, la Vie et la terre et les mers,  
O voix de l'Infini, soupir de l'univers,  
Pèlerins effarés du cœur des solitudes,  
Messagers du nuage, hôtes des altitudes,  
Hymne où l'on croit ouïr l'appel des naufragés  
Que votre colère a, dans les ondes, plongés,  
Symbole qui bruit, ô mouvante géhenne,  
O vents qu'on croit le Pleur de la Douleur humaine,  
Du Rêve des mortels, où l'Ombre en mouvement,  
Des blêmes trépassés, l'immense enlacement,  
Funèbre rhapsodie, ô farouche poème,  
J'aime plus que le chant du zéphir et plus même  
Que le charme divin de l'aube et de l'été,  
Votre âpre goût d'éternité ! ! ! ”*

Emma DE LIANCOUR.

L'AUTEUR DE LA “ MARCHÉ LORRAINE ”.— On annonce la mort, à Lay St-Christophe, près de Nancy, d'un musicien lorrain, Paul Thomas, qui collabora avec Louis Ganne, à la composition de la “ Marche Lorraine ”. Celle-ci avait été demandée à Ganne à l'occasion de la 18e fête fédérale de gymnastique de France, qui se tint à Nancy les 5 et 6 juin 1872.

Ganne était quelque peu embarrassé pour donner une couleur locale à sa composition. Il avait eu recours à l'amitié de Paul Thomas, en lui demandant une mélodie populaire. Pour répondre à ce vœu, le musicien lorrain lui communiqua le texte et la musique d'une ronde aujourd'hui connue par toute la France: “ Jeanne la Lorraine avec ses sabots ”.

Cette vieille chanson de chez nous figure dans le recueil des chants du pays meusien du comte de Puymaigre. Le jour de la fête fédérale de gymnastique, la première audition de la “ Marche Lorraine ” eut lieu sur la place Stanislas, et du bal-doré de l'hôtel de ville, Ganne et Thomas, alternativement, la condirigèrent.

Paul Thomas était un modeste. Bien qu'auteur de plusieurs morceaux fort appréciés, il avait pris depuis longtemps sa retraite aux environs de Nancy.

Ganne est mort en 1923 ; son ami Thomas vient de le rejoindre dans la tombe. Il était bon à cette occasion de rappeler qu'il était un des auteurs de la “ Marche Lorraine ” qui, pendant la guerre, avec la “ Marseillaise ”, accueillit au front le président de la République d'alors, M. Raymond Poincaré.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Bureau tél. 2-5510

Résidence tél. 4729

## P.-R. LECLERC

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites  
Collection de comptes.

Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter  
sur première hypothèque.

Bureau : 92, St-Pierre. - Résidence : 135, Aberdeen

## LA CAISSE D'ÉCONOMIE de NOTRE-DAME de QUÉBEC.

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la  
Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance  
de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indé-  
pendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour  
vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC.

FONDÉE EN 1872

## O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, - - QUÉBEC.

## TAXIS ROUGES TÉL. 2-1515

## PLACEMENTS

de sécurité absolue

Bray, Caron & Dubé Limités

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

105, rue St-Pierre, TEL. 2-8160 QUÉBEC.

**CHEZ LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES  
ARTS, SCIENCES ET LETTRES,  
ET CHEZ LES AMIS DU TERROIR**

“ La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper les Canadiens-français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.”

Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Fondée en décembre 1927, trois journalistes formèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard, avec un effectif de quelque vingt-cinq membres, son existence civique.

En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres-patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.

\* \* \*

Avec octobre 1927, la Société des Arts, Sciences et Lettres consume sa dixième année d'existence. Octobre 1917—octobre 1927..... Et ce n'est pas là son épitaphe !

\* \* \*

Nous voici en novembre :

Déjà le froid novembre a flétri nos campagnes ;  
Zéphir rase en sifflant la cime des montagnes ;  
La feuille desséchée en proie aux aquilons,  
Vultige au sein des airs en nombreux tourbillons.  
Tout gémit, et mon œil, des scènes de l'automne  
Contemple en soupirant la beauté monotone.

(DUPUY DES ISLETS.)

Ce “ des Ilets ” n'est pas le Désilets de la *Brise du Terroir*, mais chez l'un comme chez l'autre on peut “ puiser sans épuiser ! ”

\* \* \*

Le samedi, 5 novembre, a eu lieu la réunion générale annuelle des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres. Le secrétaire-archiviste, M. Damase Potvin, a passé en revue les activités de l'année, et le trésorier, M. G.-E. Marquis, a démontré que la situation financière était bonne.

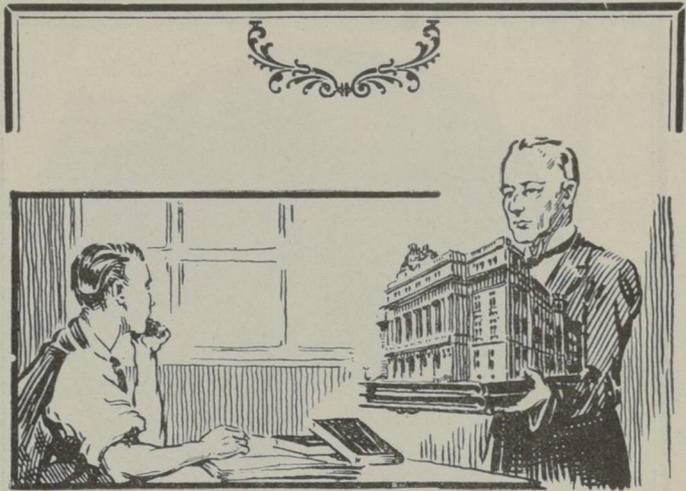
\* \* \*

Quelque part ailleurs, dans ce même numéro, on pourra lire le rapport du secrétaire-archiviste, qui y met sa verve littéraire habituelle et perpétuelle. Quant au trésor, il est préférable d'être discret ; ça pourrait susciter des convoitises.

\* \* \*

En l'absence du président, M. Raoul Dionne, c'est M. le Chevalier J.-Eug. Corriveau, second vice-président, qui a présidé la réunion. Il s'est acquitté de sa tâche avec tout le savoir et tout le tact d'un prudent et sage magistrat.

\* \* \*



**“L'ECOLE CHEZ SOI”**

**A TOUS CEUX**

**qui ne peuvent suivre ses cours  
du jour et du soir.**

**L'Ecole des Hautes Etudes  
Commerciales de Montréal**

offre ses

**Cours par Correspondance**

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -:- :-

Prospectus et tous renseignements sur demande

*Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.*

Ecole des Hautes Etudes Commerciales  
de Montréal  
Coin Viger et St-Hubert  
Montréal.

Détachez ce coupon

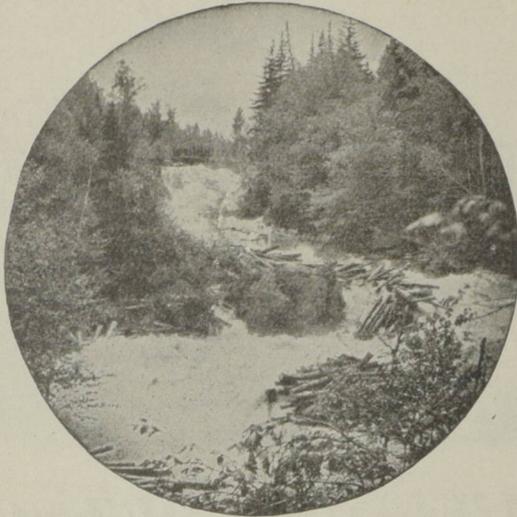
*Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure “L'ECOLE CHEZ-SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.*

- Comptabilité                       Economie politique
- Langue anglaise                       Le français commercial
- L'Anglais Commercial                       Le droit commercial

**Nom**.....**Occupation**.....

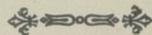
**Adresse**.....  
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture  
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*  
(BOILEAU)

## ÉCOLE DES Beaux-Arts



**Jeunes gens, voulez-vous étudier**

**U**e dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, :- :- :- :-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts.  
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter  
et briller dans la société, L'avenir  
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser pour autres renseignements, au

**Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts**

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Les membres de la Société ont élu comme leurs directeurs : les quatre derniers présidents, *ipso facto*, M. le Dr P.-H. Bédard, échevin, M. Narcisse Savoie, M. Alphonse Désilets et M. Raoul Dionne, puis MM. Georges Morisset, G.-E. Marquis, Damase Potvin, Lorenzo Auger, J.-E. Corriveau, Napoléon Lavoie, Aimé Plamondon, L.-P. Morin, Ernest Légaré, Jean Thomas, Jos.-S. Blais.

\* \* \*

Il y avait parmi les autres membres présents à cette réunion : M. Antonio Langlais, avocat, C.R., M. Léopold Christin, M. Eugène Leclerc, M. J.-Arthur Marier, M. Arthur Lachance, et autres.

\* \* \*

Les directeurs réunis ont élu les officiers suivants : Président : M. Lorenzo Auger, architecte ; vice-président senior : M. le Chevalier J.-Eug. Corriveau ; vice-président junior : M. Ernest Légaré ; secrétaire-archiviste : M. Damase Potvin ; secrétaire-correspondant : M. Alphonse Désilets ; trésorier : M. G.-E. Marquis ; aviseur légal : M. Antonio Langlais, C.R. MM. René Lemoine et Hector Faber ont été nommés vérificateurs.

\* \* \*

Les sociétaires ont profité de cette réunion pour faire inscrire au procès verbal des félicitations à l'adresse de M. le Dr P.-H. Bédard, l'un des anciens présidents qui a été créé récemment par le gouvernement français chevalier de la Légion d'honneur et à l'adresse aussi de Monsieur Corriveau, le premier vice-président, qui est de plus maintenant chevalier du Saint-Sépulchre.

\* \* \*

Toutes nos félicitations aux officiers et aux directeurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres dont on entend célébrer bientôt le dixième anniversaire d'existence.

\* \* \*

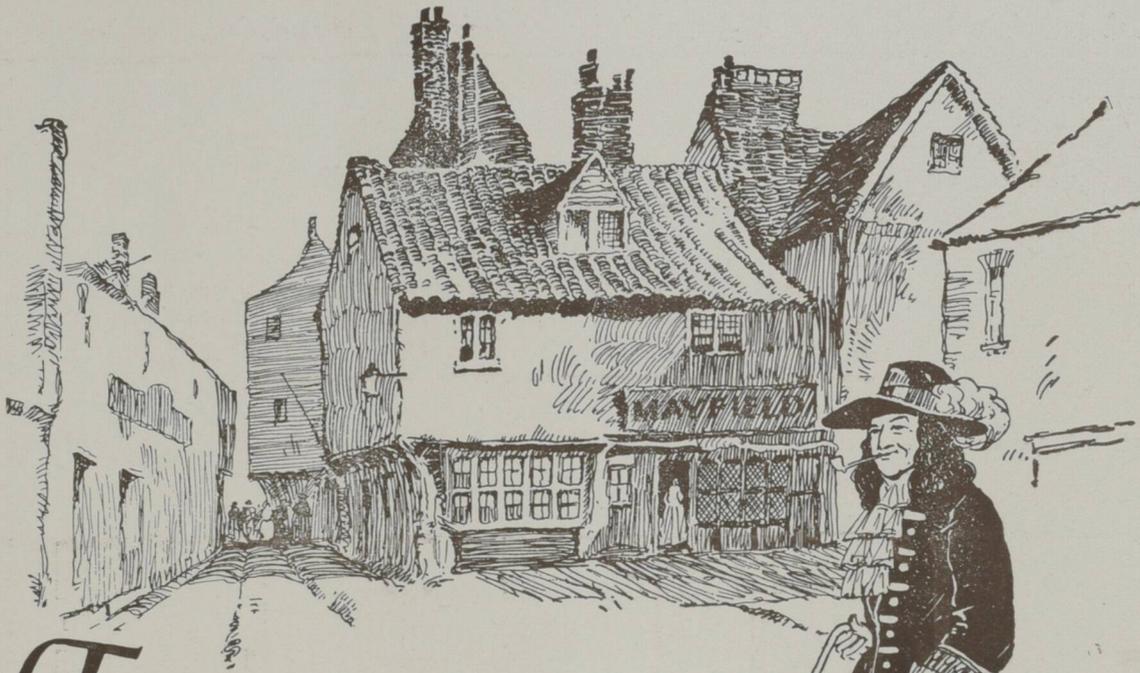
Le nouvel élu à la présidence, Monsieur Auger, est le onzième de la lignée de ceux qui ont consacré une bonne part de leurs loisirs à la direction des manifestations de la Société des Arts, Sciences et Lettres

Il succède ainsi aux présidents de 1917-18, M. Georges Morisset, journaliste et publiciste ; de 1918-19, M. G.-E. Marquis, chef du service de la statistique de la province de Québec ; de 1919-20, M. J.-Onésime Gagnon, avocat ; de 1920-21, M. Théo. Paquet, avocat ; de 1921-22, M. G.-C. Piché, chef du service forestier de la province de Québec ; de 1922-23, M. le Commandeur C.-J. Magnan ; de 1923-24, M. le Dr P.-H. Bédard, échevin de la cité de Québec ; de 1924-25, M. Narcisse Savoie, chef du service agronomique de la province de Québec ; de 1925-26, M. Alphonse Désilets, chef du service de l'Économie domestique de la province de Québec ; de 1926-27, M. Raoul Dionne, négociant, fondateur de la Chorale S.-Dominique.

\* \* \*

Avec l'élection de son onzième président, la Société des Arts, Sciences et Lettres a donc consommé ses dix ans d'existence. Si vraiment elle entend célébrer cette décade, elle aura plaisir à faire l'histoire de ses généreuses initiatives et de ses fécondes manifestations.

\* \* \*



## Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR  
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables  
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED  
QUEBEC

My6



# MAYFIELD

## Tabac à Fumer

VOTRE PUBLICITÉ

AURA

**DOUBLE RENDEMENT**

SI VOUS ANNONCEZ DANS

**L'ACTION CATHOLIQUE**

**P**arce que les deux éditions de notre journal ont un tirage qui justifie largement son tarif très modéré.

**P**arce que ses lecteurs se recrutent dans les classes sérieuses et travailleuses, riches ou pauvres, de la plus prospère région de la province de Québec.

**P**arce que ses lecteurs sont vos clients de demain qui cherchent aujourd'hui vos produits et votre adresse.

SERVICE TECHNIQUE  
DE PUBLICITE ET  
REDACTION D'ANNONCES  
DONNES GRATUITEMENT

LISEZ NOTRE PAGE SPORTIVE

La plus intéressante, publiée à Québec.

